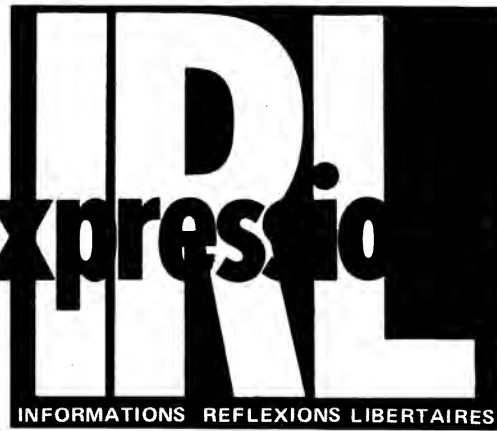


oct. nov. 89.20 F

numero 83

journal d'expressions libertaires



Dessine
moi
l'anarchiste



lyon 11.12 novembre 1989

RENCONTRES LIBERTAIRES

Lyon 11-12 nov.

(1)

On avait commencé d'écrire...
Un texte invitant à la rencontre que nous vous proposons les 11 et 12 novembre.

Depuis plus de quinze ans, IRL s'efforce de participer au débat qui anime une partie du mouvement anarchiste et qui vise à permettre à celui-ci d'être en prise sur le monde dans lequel nous vivons, au delà des références doctrinales trop rigides.

Mais voilà, c'est complexe, tout ça. Nous-mêmes, à IRL, nous ne sommes pas forcément d'accord sur tout...

Nous n'avons en tous cas pas la prétention ou le désir de créer un courant politique.

Ce qui nous réunit, ce sont surtout des questions, et une manière de les poser, que nous voudrions libre de tout a-priori.

Par exemple :

Que représente pour nous la « famille » anarchiste, et cette référence est-elle conjoncturelle ou essentielle ?

L'anarchisme n'existe-t-il qu'en fonction de références doctrinales qui datent d'une période donnée à laquelle elles étaient adaptées ?

Dans quelle époque vivons-nous, mon pauvre monsieur, ma pauvre dame, et de quelles possibilités d'intervention y disposons-nous ? Peut-être même qu'on va tous crever, si nous nous accrochons à des critères qui ont fait leur temps (la lutte de classes, par exemple ?).

Quel travail possible (ou non) dans les institutions existantes, avec d'autres courants (écolo, par exemple) ?

Finalement, nous voudrions discuter de nos doutes et de nos certitudes, dans le respect et l'écoute de l'autre. Si,

comme nous, vous ne voulez pas continuer à avoir raison, sans vous soucier de l'impact de cette raison sur le réel ; si les quelques questions posées ci-dessus évoquent quelque chose en vous et en suggèrent d'autres, nous vous convions à cette rencontre, qui ne voudrait être que la première étape d'un débat que nous voulons poursuivre, à la fois dans les colonnes d'IRL, et par d'autres rencontres de ce type.

IRL

P.S.

Cette première rencontre aura lieu à Lyon, du samedi 11 novembre à 15h, jusqu'au dimanche après-midi. Afin que nous puissions prévoir une salle adéquate, prévenez-nous avant le 26 octobre, par courrier, ou en téléphonant, le jeudi soir au 78 29 28 26.



Les lecteurs intéressés par la vie d'IRL, ou désirant y participer, sont conviés à la réunion du jeudi 19 octobre, à 20h30, au local du journal, 13 rue Pierre Blanc.

I.R.L. Informations et Réflexions Libertaires / Directeur de publication : Alain Thévenet / Commission paritaire : 55270 / ISSN : 0398-5725 / Imprimé par Bosc Frères / Dépôt légal à parution / Rédaction et administration : IRL c/o ACLR 13 rue Pierre Blanc 69001 Lyon tél. 78 29 28 26 / Réunions de rédaction tous les jeudi à 20h30 / Abonnements : 5 numéros (1 an) : 90 F - 10 numéros (2 ans) : 170F ajouter 10 francs pour l'étranger.

PASSIBLES DE REVOLUTIONS POSSIBLES pages 3 et 4

POUR UN ANARCHISME PRESENT pages 5 et 6

LE POUVOIR DONNE-T-IL DU POUVOIR AUX FEMMES? de Friederik Kamam pages 7 à 10

AVIS DE LECTURES (GUILLON, LEFEBVRE) page 11

EST-INFOS, LA CHRONIQUE DES PAYS DE L'EST pages 12 et 13

COURRIER DES LECTEURS page 14

DEBATS pages 15 à 19

POUR LA CNT-AIT, POUR L'ANARCHO-SYNDICALISME
REPONSE BREVE ET PROVISOIRE A FRANK MINTZ
REPONSE A L'ARTICLE «CONTRE L'ORTHODOXIE» SIGNE PAR DES AFFILIES DE LA CGT

QUEL AVENIR POUR L'ANARCHIE page 20

REFLEXION SUR «ANARCHIE ET CHRISTIANISME» DE JACQUES ELLUL pages 21 à 25

COMMUNIQUE page 26

ANAR-CHRONIQUES : NATIONALISME ET CULTURE, DE RUDOLF ROCKER pages 27 à 31

LE CENTRE DE DOCUMENTATION LIBERTAIRE DE LYON pages 33 et 34

PASSIBLES DE REVOLUTIONS POSSIBLES

Quelques banalités d'abord. Personne ne vit seul. Personne ne vit non plus en dehors d'un temps et de l'idéologie qui lui donne sens à un moment donné, dans une société déterminée. On peut s'y opposer, vouloir la dépasser, la supprimer. C'est toujours reconnaître l'importance qu'elle prend concrètement dans nos existences réelles, l'appui qu'elle offre à nos aspirations ou le poids dont elle entrave nos désirs. Nous ne pouvons, en tous cas, effacer d'un trait de plume, ou d'un acte de volonté, les valeurs qui ont marqué notre enfance, les discours qui l'ont forgée. L'idéologie d'une part, la réflexion philosophique de l'autre, quels que soient par ailleurs les relations complexes qu'elles entretiennent l'une avec l'autre, ne sont pas de simples alibis à un système social donné, elles ne sont pas non plus ce qui le fonde. Ce sont des tentatives d'explications de l'Univers et des relations que les individus entretiennent entre eux et avec lui. Ces tentatives s'appuient forcément sur ce qui fait la réalité des rapports sociaux et interindividuels à un moment donné, sur la façon dont fonctionne une société déterminée et dont elle s'explique à elle-même son fonctionnement; à l'inverse, ce fonctionnement n'est pas indépendant de la manière dont il est pensé.

Anarchistes, nous vivons dans un contexte donné fait à la fois de ce fonctionnement et de ces idées. Réfléchir à celles-ci et à leur évolution n'est donc pas un simple jeu de l'esprit.

Si, entre autres, Bakounine et Stirner se sont livrés à une critique philosophique de Hegel et des post-hégéliens, ce n'est pas dans une optique purement spéculative, mais parce que cette philosophie était le bain dans lequel ils vivaient et que, par ailleurs, dans le domaine des idées, elles avaient provoqué un bouleversement aussi essentiel que, dans les faits, la Révolution française, les deux événements étant d'ailleurs profondément liés. Il s'agit d'une critique de l'intérieur, qui intègre les acquis de cette pensée, notamment l'importance de la négation. Ce qu'ils récusaient, c'est sa tentation totalitaire à être une construction globalisante, valable toujours et partout, et l'importance, dans ce cadre, donnée aux groupes de base de cette construction: la famille et l'état.

Qu'on l'accepte, qu'on tente de le modifier, de le dépasser, ou qu'on le

refuse, ce système a servi de référence idéologique de base jusqu'à ces dernières années, ne serait-ce que par le relais du marxisme qui, le dépassant ou le niant, prenait cependant appui sur un mode de réflexion qui en était l'armature.

Ce n'est pas grâce aux efforts des Anarchistes, en tous cas pas exclusivement, mais ce système s'écroule ou s'effiloche. Les groupes qui servaient de relais entre l'individu et la société globale: états, famille, classes sociales, religion, subissent de telles modifications qu'il devient difficile de leur appliquer les mêmes schémas explicatifs que par le passé. Les certitudes auxquelles on s'accroche ne sont plus que de vieilles peaux vides, des sortes de rites incantatoires ou conjuratoires, des formules vides de sens qu'on récite pour s'en imprégner, mais qui sont devenues incapables de donner sens.

Lorsque s'abolissent les certitudes, y compris les certitudes révolutionnaires, vient le temps de la réflexion. Certes, des réflexions antérieures avaient fondé ces certitudes. Mais elles s'étaient trouvées en quelque sorte stoppées lorsqu'on avait cru atteintes celles-ci, que l'on voulait imaginer valables en tous temps et en tous lieux, capables de comprendre toute la réalité. Mais, et c'est heureux, la réalité s'échappe toujours des certitudes.

Alors, essayons de réfléchir et de repérer, peut-être, dans un premier temps, ce qui demeure constant. Il me semble que ce qui demeure, c'est d'abord la tension entre les différents pôles: Moi et la Totalité, ou la Société, ou l'Univers; l'instant et l'histoire; l'immuable et le perpétuellement changeant; le parfait et ce qui est en train de se construire. Peu important, à la limite, les termes, ce qui est important, c'est cette tension entre des pôles contradictoires. C'est elle qui introduit une faille par laquelle respire la vie. Mais les contradictions, pour permettre cette vie, doivent s'organiser dialectiquement. Les relais qui organisaient cette dialectique ont pris dans l'histoire des formes différentes (religion, états, classes, etc...) qui se révèlent aujourd'hui inopérantes. Il faut donc

S'il n'y a plus de définitions de mondes fermés comme le sont la famille et la nation, cela aboutit à l'anarchie.

*Le Pen
Discours du 26-8-89*

réfléchir à de nouvelles formes d'organisation dialectique.

Je proposerai ici des hypothèses qui s'inspirent surtout des travaux de phénoménologues contemporains (cf en particulier H. Maldiney *Regard—parole—Espace* ed. l'âge d'homme-1973). Ce choix n'est pas purement spéculatif. A mes yeux, ces hypothèses peuvent s'articuler aux aspirations anarchistes et, peut-être aider à justifier ce qui les sous-tend.

Heureusement, il n'y a pas que les repères formels qui structurent nos existences; le plus souvent, d'ailleurs, ils la bornent. D'un point de vue plus dynamique et donc plus concret, elles s'organisent en fonction de directions existentielles qui leurs donnent sens. Deux de ces dimensions me paraissent particulièrement importantes, il s'agit de la **possibilité** et de la **passibilité**.

Le possible ne se limite pas, comme on a tendance à le faire, à ce qui est déjà connu et virtuellement réalisé. C'est un mouvement actif, une intention qui vient d'abord de nous. C'est ce qui n'est pas encore réalisé et peut, donc, l'être. Au delà de l'expérience concrète, mais forcément enraciné en elle, il se situe dans la sphère de l'avenir, celle du projet.

Mais ce possible ne peut se réaliser que par la rencontre avec l'autre. D'abord, notre existence est marquée par le passé, par son passé, et donc par ceux que nous y avons rencontrés. Elle s'ouvre heureusement à l'expérience des autres, faute de quoi elle serait finie avant d'avoir commencé. Le seul événement possible est marqué de l'imprévu. Et, fondamentalement, l'imprévu, c'est la rencontre. Rencontre amoureuse, ou rencontre intellectuelle qui sont, dans leurs fondements, la même chose, en ce qu'elles nous ouvrent à des aspects de nous-mêmes qui ne s'étaient pas, jusqu'à présent, révélés.

Cette rencontre ne peut s'effectuer dans la fusion de deux existences (sinon nous ne rencontrions jamais que nous-mêmes et le déjà connu). Elle ne peut avoir lieu que dans la marge. C'est parce-

que des existences différentes ont des marges communes que notre projet et notre trajet peuvent rencontrer ceux d'autrui.

Mais cette marge ne peut se révéler que si nous l'acceptons a-priori, et si nous ne restons pas enfermés dans nos certitudes et dans notre vision originaire de l'Univers et de notre rapport au monde et aux autres. Cette dimension, proprement subjective, est celle de la **passibilité**, capacité d'ouverture au monde, à l'autre, voire à nous-mêmes, à nos émotions et à nos interrogations (à cet **autre** nous-mêmes que nous nous refusons si souvent à considérer ou à entendre).

S'ouvrir à ces deux dimensions, c'est, évidemment, s'ouvrir au risque. Risque de voir s'effondrer ou se fissurer les certitudes sur lesquelles nous avons bâti notre vie. Mais aussi risque de la voir s'ouvrir à des horizons que nous avons refusé d'entrevoir, mais dont nous connaissions concrètement, dans nos fantasmes, dans nos pensées, dans nos désirs, la réalité incontournable. Ce risque est aussi celui de la liberté et son préalable. *C'est seulement par le risque de sa vie qu'on conserve la liberté.* (Hegel-La phénoménologie de l'esprit).

Revenons à nous, et aux propositions d'I.R.L. (*Soyons réalistes, demandons le possible*).

Demander le possible, essayer d'imaginer ce qu'il pourrait être (tout en étant conscient de ce que cet imaginaire ne recouvrira jamais, heureusement, la totalité de la réalité), c'est ce à quoi nous voudrions que servent les rencontres que nous proposons. Il ne s'agit pas d'un ajustement réducteur de nos aspirations à une situation nouvelle, mais de la prise en compte de celles-ci dans des exigences qui demeurent radicales. Exigence d'une autre vision de la réalité. Une vision que nous ne voulons plus limitée par l'habitude et la crainte de ce qui pourrait advenir, mais ouverte sur la vie et les possibilités inconnues qu'elle nous offre. Une autre vision, qui entraîne inévitablement un autre type de relations aux autres et à soi. Des relations dont la finalité n'est plus de dominer autrui et d'être dominé par lui, mais par un désir d'échanges et d'ouverture, de découverte et d'enrichissement réciproques. Des relations qui visent à comprendre ce et ceux qui nous entourent non pour exercer sur eux un pouvoir, ou pour les modifier, mais pour permettre des relations souples et libérées (le plus possible), gages d'une évolution positive.

Cette exigence ne suppose pas que nous négligions pour elle un certain nombre d'améliorations matérielles. Elle se situe simplement sur un autre plan, elle est d'un autre ordre, sans qu'il y ait entre ces deux ordres de relations hiérarchiques, mais une interpénétration concrète.

Il ne s'agit pas non plus d'un but que nous nous fixerions, pour un avenir plus

ou moins lointain, et qui pourrait être obtenu, par exemple, par étapes. Il s'agit d'une réalité immédiate, dont l'exigence est indépendante des contingences de l'histoire, une histoire qui, par ailleurs, influe précisément sur les formes qu'elle peut prendre.

Cette exigence reste toujours présente en nous, absolument. Il ne s'agit pas, d'abord, de modifier la réalité, mais le regard que nous portons sur elle. Mais ce regard nouveau, cette perspective nouvelle entraînent, de facto, une modification de cette réalité, puisque nous nous y découvrons une place nouvelle et des possibilités d'action jusque là inconnues.

Entre autres, il s'agit d'une nouvelle façon de concevoir les relations entre le particulier (l'Unique) et l'Universel (la Société, la nature, etc...) et, plus précisément d'une façon combative» de concevoir la tolérance.

Cette notion de tolérance est, en effet, sujette à l'ambiguïté. Trop souvent, elle risque de s'identifier à l'indifférence. Que l'autre fasse ce qu'il veut, dans son coin, pourvu que je n'en sache rien et que cela ne me touche en aucune façon. Si l'autre m'est complètement indifférent, il peut, en effet, crever dans son coin, et sa souffrance ne me concerne pas. Mais, s'il ne m'est pas indifférent, mon désir spontané peut être qu'il me devienne semblable, qu'il partage a-priori les valeurs qui sont les miennes, parcequ'il peut paraître plus facile d'échanger ainsi. Et il reste qu'il existe des valeurs (dont celle de la tolérance), dont je ne suis pas prêt à accepter la remise en question, même au nom de la «tolérance», car cette remise en question équivaldrait à un reniement.

Du moins peut-on considérer les comportements ou les idées d'autrui comme des **possibles**, des voies différentes choisies face à un questionnement commun. Etre attentif à des réponses différentes de celles dont nous avons fait le choix ne signifie pas forcément y adhérer et renoncer à ce qui, pour nous, est fondamental. Mais ceci peut m'éclairer sur un aspect de ma propre existence qui répond, différemment, aux mêmes tendances. Le fanatisme des ayatollah est évidemment intolérable. A quoi servirait cette condamnation, si elle ne s'accompagnait pas d'une réflexion sur les chemins que peut prendre en moi le fanatisme. Il me faut bien accepter l'idée que le fanatisme est **aussi** une dimension humaine. Que l'idée même du fascisme me soit inacceptable ne veut pas dire que le fascisme soit seulement à l'extérieur de moi. Au fond de moi, comme de tout autre, il existe en tant que possibilité, lorsque le besoin de sécurité (ou de certitude) devient exclusif.

Mais ce ne sont là que des exemples caricaturaux. Le plus souvent, le rencontre avec l'autre nous fait entrevoir

au contraire des possibilités de richesses inexploitées.

Il existe donc, en chacun d'entre nous, un aspect, qui n'est pas l'aspect central par lequel les autres nous définissent, quelque chose d'un peu flou, de non totalement déterminé qui, par là-même, est le gage de notre liberté. C'est aussi par cette marge que nous pouvons communiquer avec autrui, pour peu qu'il l'accepte aussi pour son propre compte, qu'il accepte de n'être pas complètement défini. C'est par cette marge que peuvent s'effectuer les rencontres susceptibles de modifier notre destin, sans l'aliéner, et celui d'autrui.

La Révolution n'est peut-être pas autre chose qu'une gigantesque et multiple rencontre. Rencontre d'autrui, dans une même aspiration, ou vers une même direction, ce que nous refusons d'imaginer, puisque, jusque là, nous étions les uns et les autres figés dans des rôles qui limitaient notre personnalité à un seul de ses aspects, celui qui était perçu comme central. Rencontre aussi de cet étranger en nous qui n'avait pas le droit de s'exprimer, parceque nous refusions même de reconnaître son existence. Un étranger qui peut être parfois effrayant, mais parfois aussi combien exhalant! Rencontre aussi de l'imprévu par excellence, puisque de cet événement il nous est impossible de préjuger ce qui va surgir.

Mon amour,

toi que je ne connais pas et que je ne saurais seulement imaginer! Si je m'y efforçais, je ne pourrais que tenter de retrouver ce que j'ai déjà connu; or, je veux maintenant découvrir l'inimaginable. Un unimaginable que je reconnaîtrai, cependant, dès la première rencontre, comme ayant toujours été mien, et qui, à son tour, me donnera le goût de nouvelles découvertes.

Alain

POUR UN ANARCHISME PRESENT

Aïe, aïe, aïe... Quelle pagaïe! Difficile de s'y retrouver.

Un anarchisme contemporain. Quel avenir pour l'anarchisme? Là, je comprends... presque. Pour un anarchisme pro-positif, je ne comprends plus rien! Le trou noir.

Je me permets de commencer par un clin d'oeil à Mimmo. En effet, si je suis d'accord pour une rencontre sur l'avenir de l'anarchisme, je crois encore plus important de gérer correctement le présent de l'anarchisme. J'en parle d'autant plus à l'aise, que en ce qui concerne le dit-présent, je n'ai pas fait grand chose pour des raisons qu'on appelle «familiales» chez les gens bien.

Après ces quelques pirouettes, venons-en aux faits. Tout d'abord, dans mon esprit, l'anarchisme ne peut être que positif (pro?) dans la mesure où anarchie est synonyme de vie, de paix, d'amour; bref, c'est effectivement un poème d'amour pour l'humanité. Alors, une rencontre sur l'avenir de l'anarchisme. Bien sûr, et comment! Mais... Car il y a plusieurs **mais** dans mon esprit.

Tout d'abord, et par pitié, pas de colloque, mais une **rencontre**. Christophe mange le morceau dans la p.2 du dernier numéro, où il parle d'un «colloque sur un anarchisme positif». Si telle doit être la forme de ce week-end, on n'ira pas loin, car on sait très bien que seule une certaine catégorie «d'intellectuels» libertaires se déplacera et que, vraisemblablement, le mouvement libertaire organisé sera peu présent. Or, l'avenir, qui n'est jamais que le présent de demain, passe par ces orgas, quelle que soit l'opinion qu'on ait à leur sujet.

SOYONS AMBITIEUX

Alors, quant à moi, je serais volontiers plus ambitieux, quitte à repousser la date prévue et à allonger la rencontre.

En effet, une telle rencontre ne pourra être utile que si toutes les orgas se réclamant de près ou de loin de l'anarchisme sont là. Car l'atomisation du mouvement libertaire reste une des raisons principales de sa faiblesse, j'en suis persuadé. Alors, démarrons une coordination (mot à la mode...) Pas une nouvelle organisation. Celles qui existent sont déjà trop nombreuses. Travaillons plutôt à leur rapprochement. Certains me jetteront la fameuse **synthèse** contre la non moins fameuse **plate-forme**. Et merde! On parle d'avenir, de présent. Pas de passé. Alors, avançons!

Et examinons sérieusement notre rapport à la politique. Là, chacun aura sa réponse spécifique. Mais, au moins, on échangera. Car, des libertaires qui ont

voté Juquin en 88 (ou Waechter), aux purs et durs de l'abstention, je ne suis pas sûr que le fossé soit si grand. Et puis, sur un fossé, on peut construire des ponts. C'est mieux que de continuer à l'élargir.

On devra aussi parler du syndicalisme. S'engueuler à propos des deux CNT espagnoles —mais, au fait, et nous, en France???, à propos des syndicats réformistes français, des coordinations, du SUD, de la CNTF.

On abordera aussi notre rapport à la culture, aux médias, à la presse. Combien de revues libertaires? Lues par qui? C'est une richesse et une faiblesse. Chaque revue a son utilité spécifique, sans doute. Mais des énergies pourraient peut-être s'additionner.

Vision utopique, me dira-t-on. Compètement. Et je le revendique. Je suis persuadé que l'espace politique français se modifie en ce moment, et que les libertaires peuvent en profiter. Alors, allons-y. Et arrêtons les débats stériles et nombrilistes d'orga à orga.

Car, dans une telle rencontre, s'il doit y avoir les orgas, il y aura aussi les non-organisés, les «sans étiquettes», les hésitants. Bref, la majorité des anars, sans doute.

En quoi une telle rencontre peut-elle servir à autre chose qu'à nous engueuler entre nous?

Elle peut servir, déjà, à l'essentiel d'une rencontre: la convivialité. Pourquoi ne pas dire qu'on est aussi bien entre nous qu'avec les autres? Amour—Anarchie, dit le poète. Appliquons-le.

Et puis, elle peut nous permettre de réfléchir, d'avancer, de montrer que l'anarchisme de France est prêt à faire autre chose que se regarder le nombril. Par exemple, à parler d'Europe ou du Monde. Non pour céder à la mode, mais parce que l'anarchisme a toujours revendiqué l'abolition des frontières.

Reste un dernier chapitre qui me tient à coeur, l'écologie. De ce côté aussi, il me semble évident que le mouvement anar passe quelque peu à côté de la plaque. L'écologie revendique un nouveau rapport à la nature (non domination), un nouveau rapport à la politique (démocratie directe), le désarmement, une autre façon de vivre, d'envisager la croissance, cherche à changer les rapports homme-femme, etc... Bref, des thèmes chers aux anars depuis longtemps. Et ce n'est pas nous qui les défendons, ce sont des députés, des «politiciens professionnels» qui s'y sont mis. Pourquoi? Laisserons-nous faire cela sans réagir, en nous contentant de dire que les Verts sont devenus un parti comme les autres?

Bref. D'aucuns diront que j'ai envie de faire un fourre-tout de cette rencontre. Peut-être. Mais j'aimerais que l'on parte des désirs de chacun, ainsi que de leurs lieux **d'intervention**. Car le mouvement libertaire doit intervenir sur la société; peut-être faiblement pour l'instant, mais si nous n'intervenons pas, nous sommes morts. Et notre avenir ne sera que notre passé.

VIVE LES ETATS GENERAUX

Eh oui! Pourquoi ne pas envisager des états généraux de l'anarchisme (il me semble avoir déjà lu cette formule. Si oui, désolé pour les copains qui l'ont déjà employée. Si non, désolé aussi de céder à la mode de l'été). C'est utopique, mais IRL peut réaliser cette utopie. C'est la vocation d'une telle revue.

Ceux qui disent que certains refuseront, ne participeront pas à une rencontre de ce type, ont sans doute raison. Mais il faut essayer. Le pari vaut le coup d'être tenté. Ceux qui ne viendraient pas ne seraient pas des pestiférés, mais simplement des absents. Et je ne voudrais pas qu'aux abords de l'an 2000, les anars soient les éternels absents. Chacun a ses réponses. Chacun a ses spécificités. L'anarchisme est un foisonnement permanent, riche de ses mille facettes: politiques, bien sûr (aspect ô combien ingrat, mais important, à ne pas négliger), syndicales, évidemment (l'anarcho-syndicalisme ne doit pas se résigner à être un vestige... car sinon, c'est le syndicalisme en tant que tel qui deviendra vestige!). Mais l'anarchisme intervient aussi sur le terrain culturel (revues, radios, poésie, théâtre, chanson, littérature, BD, etc...), historique (centres de recherches et de documentation), éducatif (que de publications et d'expériences dans ce domaine!). Sans oublier les expériences de coopératives diverses, les athénées libertaires, et les luttes permanentes (anti-militarisme, prisons, rapports hommes-femmes, etc..., et tout ce que j'oublie, bien entendu...

Je ne tiens pas à faire un inventaire, pour mettre des étiquettes bien belles, bien libertaires. Oh, que non! Simple-ment, il n'est pas inutile de faire connaître ce qui existe. Et surtout, s'efforcer que ces lieux de l'anarchisme, s'ils le désirent, se fassent l'écho des autres initiatives sans exclusive ni sectarisme. On aura fait alors un grand pas. Partons de ce qui existe déjà, avec la volonté de l'améliorer. De créer des lieux (et, heureusement, certains existent déjà). Ceci afin que nous puissions briser notre isolement, afin que chacun évolue.

Car l'évolution entraîne le mouvement.

Qui est l'ennemi de l'immobilisme. Le présent immobile appartient au passé. Pour l'avenir, construisons un présent en mouvement permanent. L'anarchie, quoi...

Jean-Michel
Villeurbanne

Suite à la proposition de Mimmo dans le numéro 82, A.B et moi sommes d'accord pour participer à la réunion de novembre.(...). Pensez-vous contacter des camarades qui peut-être, ne lisent pas I.R.L. Pour les réflexions qui pourraient être utiles au sujet qui nous intéresse, l'avenir de l'anarchisme, en voici une à tous hasards.

La très grande majorité de la population, quel que soit le niveau intellectuel, ignore complètement la solution libertaire et nous n'avons jamais pu acquérir l'audience que mérite cette idée; pour des tas de raisons, analphabétisme, mentalités, etc, mais aussi certainement parceque nous ne proposons rien de concret. Malgré la remarque de Mimmo sur «les lectures enivrantes exposant en détails la société communiste-libertaire», et bien, justement, il n'y en a pas tant que ça et encore moins pour notre époque. Pourtant, la première question que pose un interlocuteur acceptant la discussion, c'est : oui, mais comment fera-t-on ceci ou cela? Et là, les camarades, quand

ils y ont pensé eux-mêmes, n'ont aucun discours ou schéma communs un peu cohérents. Bien sûr, je sais, on ne peut enfermer l'anarchisme dans un cadre rigide, la société libertaire sera ce qu'on en fera tous ensemble, etc, etc. Seulement, l'interlocuteur en question veut avoir une image immédiate. Certes, si on arrive à lui ouvrir les yeux, il prend peur devant l'ampleur de la tâche et surtout devant l'obligation de son engagement. Alors, comme disait l'autre, que faire?... Peut-être l'exemple, les coopératives auto-gérées, Longo mai... Le hic, comme dirait Jean Yanne: «l'autogestion? mais les ouvriers n'en veulent pas!» D'autre part, à grande échelle, il est évident que l'Etat, les Etats, mettraient le hola. Toutefois, ce serait peut-être là le début de la «lutte finale».

Enfin, cette réflexion, bien courte, que je viens de proposer, peut éventuellement servir pour une petite part à la réunion de novembre, si l'on cherche les moyens, et n'a d'intérêt que si on croit encore à l'avènement possible d'une société libertaire. Sinon, si le thème

de la discussion reste, dans son immensité: **l'avenir de l'anarchisme...**, nous n'avons pas fini de philosopher; pour finalement se poser la question fondamentale en plusieurs points, à savoir : une société libertaire est-elle encore possible? Combien d'entre nous y croient? Si oui, peut-on évaluer le temps nécessaire pour y arriver? (tant pis pour les sourires...). Si on n'y croit pas, est-il logique de continuer à lutter? Si on revient au début de l'idée. Que l'on y croie ou non, il faut penser moyens, stratégie, organisation, sachant qu'il n'est pas, mais n'étant pas sûr qu'il ne soit pas, nécessaire d'espérer pour entreprendre. Par contre, celui qui n'y croit pas et trouve illogique de continuer doit se retirer honnêtement, pour ne pas gêner les autres par le frein qu'il va être inconsciemment,

Jean
St Geoire-en-Valdaine

ANARS RENOVATEURS?

En dépit des présentes commémoros, le vent est plus à la rénovation qu'à la révolution. Voici à ce sujet ce qu'écrit Mimmo dans IRL no 81: «Soyons réalistes, positifs, voire seulement pro-positif».

Pourquoi ça?— Parceque «le monde bouge et qu'il faut bouger avec lui.» Et aussi, parceque nous, les anars, on ne remue guère: «traditionnalistes, rengainiers, théologiens, voire anciens combattants dont le drapeau n'est pas trop souillé».

C'est bien d'être impatient, de constater nos efforts peu performants, pour parler réalisme. Mais, c'est bien peu tenir compte des forces adverses: argent corrupteur, repressions violentes, militarisme planétaire... et socialiste, conditionnement de pensée et consensus catastrophiques. C'est bien peu se souvenir que la pensée anarchiste et les expériences qu'elle a suscitées, ont connu, pendant des décennies un black-out maintenu par qui-vous-savez. C'est enfin ignorer ce que, déjà, constatait Montaigne: *Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des pères sont perdues pour les enfants. Les hommes de tous les siècles ont les mêmes penchants sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir.*

Mais voyons ce qu'on nous propose, après nous avoir accablés:

il faudrait... «une confrontation avec le monde qui nous entoure.»

il faudrait être des «acteurs directs»;

il faudrait des «actions précises»;

il faudrait des «perspectives positives».

Confrontation? Avec qui? C'est ce qu'on fait, quotidiennement, à la base. Quant à écrire dans la presse pourrie, pas facile! Et puis, dans nos bonnes démocraties, l'attitude des dirigeants n'est-elle pas: «Cause toujours!»?

Nous recommander d'être des acteurs directs, d'animer des actions précises, de formuler des perspectives positives, hélas! dans la bouche ou par le bic des rénovateurs anars, on n'obtient pas de réponse «concrète». Ça ne vient pas et Mimmo nous avoue qu'il ne connaît pas de recettes.

Alors, en conclusion, «cet idéal qui n'a pas vieilli» (Mimmo), y a-t-il d'autre recette que de le faire connaître par les moyens qui nous sont limités, refusés ou interdits? De toutes façons, notre méfiance est grande en ce qui concerne les notions frelatées de rénovation, réalisme, efficacité, actions positives: que de pirouettes réformistes ne cachent-elles pas, trop souvent?

E.M.— Niort

Le pouvoir donne-t-il du pouvoir aux femmes ?

par Friederike Kamann

Dès qu'on parle de pouvoir, on retombe sur des clichés. Cela va de l'antipathie fondamentale des anars: «*Pas de pouvoir pour personne!*» jusqu'au cri de guerre de nombreuses féministes: «*Les femmes au pouvoir!*», en passant par toutes les tentatives de l'Etat d'utiliser la critique féministe contre le manque d'influence politique des femmes pour stabiliser les structures de domination existantes.

Mais au lieu de poser de but en blanc la question du pouvoir – son refus radical ou son attrait – je voudrais un peu réfléchir. Qu'est-ce donc que le pouvoir? Que signifient toutes ces expressions: «les puissants», «l'impuissance féminine», «le pouvoir politique ou économique», «la prise du pouvoir», «les manifestations de force», «au pouvoir», «structures de pouvoir»? Que voulons-nous dire quand nous soupignons: «nous n'y pouvons rien»? Dans ce langage de tous les jours, le regard porte toujours dans la même direction: du bas vers le haut, des impuissants aux puissants, et vice-versa, selon où se situent socialement les hommes et les femmes concernés. Dans la langue de tous les jours, le mot pouvoir est utilisé comme synonyme de *domination*, et il en a pris la connotation négative – car qui, parmi les gens au pouvoir, peut prétendre à la domination dans une société démocratique, où prétendument *tous* sont souverains, où c'est le peuple qui est souverain par l'intermédiaire de ses représentants? Prendre le mot pouvoir pour dire domination sert à camoufler la domination effective, politique ou économique. On rejette ce «pouvoir»-là, notamment dans les rangs de la gauche non dogmatique, qui



s'efforce continuellement par ses analyses de démolir la domination, et surtout parmi les anars, qui œuvrent à établir des structures sociales autres que celles de la domination. NOUS ne voulons exercer *aucun pouvoir!* «Pas de pouvoir pour personne!» Celui qui aurait des soupçons là-dessus n'a qu'à plier bagage, il sera combattu comme nos adversaires politiques.

Ainsi le concept du pouvoir, tel que nous l'utilisons dans la vie quotidienne, n'a qu'une dimension, c'est tout noir ou tout blanc, puissance ou impuissance. Ou bien nous courons comme des dératés à l'attaque de tout pouvoir – et là, tous les moyens sont bons – ou bien nous nous résignons en silence: avec sous les yeux le pouvoir toujours concentré de l'autre côté, nous ne pourrions jamais rien y changer. Pire encore: ce concept est une excuse. Il ne connaît en effet que le couple coupable/victime. Il bloque notre intervention politique, il nous entraîne sur la voie de la domination, comme lorsqu'on croit que seules des positions parlementaires ou dominantes vous donnent un réel pouvoir. Ce concept reste dans le cadre de l'*idéologie* de la domination. Nous nous voyons aussi par ses yeux, quand nous nous croyons «impuissants» au lieu de penser avec imagination et réalisme à nos possibilités *d'influence* politique, à notre poids social effectif.

La condition à cela serait de nous réapproprier un *concept ouvert, multidimensionnel* du pouvoir, peut-être comme le définit Foucault (*Surveiller et punir*): avoir du pouvoir, c'est-à-dire de l'influence. «Le pouvoir n'est pas possédé, il s'exerce dans toute la largeur et sur toute la surface du

(Ndt: Dans toutes les langues connues, le mot pouvoir recouvre des acceptions différentes [tiens, comme c'est étrange]. En allemand, le mot *Macht* signifie pouvoir, force, et aussi puissance, autorité, influence...; le verbe *machen* signifie faire. Nous avons choisi de traduire ici *Macht* par pouvoir, pour le distinguer des autres termes utilisés: *Einfluss*, influence, et *Herrschaft*, domination.)

champ social... Le pouvoir n'est jamais entièrement d'un côté. Il n'y a pas d'un côté ceux qui ont le pouvoir, de l'autre ceux qui n'en ont point. La relation au pouvoir ne se résume pas au schéma passivité-activité... elle ne peut être entièrement contrôlée d'un seul point de vue.»



Pouvoir et domination

Il y a donc un autre pouvoir que le pouvoir sur d'autres: le pouvoir sur sa propre vie, le pouvoir de vivre selon ses propres représentations. Le pouvoir est aux mains de celles qui parviennent à prendre une influence sociale par leurs propres idées – c'est peut-être même la précondition nécessaire.

Evidemment, on se bat pour cette influence. On la gagne et on la perd à nouveau. Et les points de départ dans cette lutte de «pouvoir» ne sont pas tous les mêmes. Les uns doivent devenir puissants, les autres le sont déjà. Mais le pouvoir de ces derniers court aussi continuellement le risque d'être démolé, de s'écrouler sur lui-même.

C'est pourquoi les puissants, les influents cherchent à garantir leur domination par des stratégies qui visent la conscience des dominés. Ils cherchent à y ancrer leur domination, structurellement et idéologiquement. La domination doit devenir une norme structurelle et idéologique, une caractéristique de la culture, un élément constitutif de la civilisation. Les puissants parviennent à leurs fins quand les dominés – à cause de nombreuses dépendances idéologiques et économiques – ne peuvent plus se représenter leur vie sociale dans un cadre autre que celui de la domination. Quand, par exemple, la vie se déroule sans cesse dans la trinité travail/loisir/consommation; quand le concept de liberté ne contient plus d'éléments utopiques mais se nourrit seulement de ce qui existe – la «liberté» de travailler, de voyager, d'acheter... – ou de sa négation. Ou encore, quand «le pouvoir du peuple» et la démocratie parlementaire deviennent synonymes dans la conscience publique; quand les rituels des groupes politiques au

pouvoir deviennent le comportement politique type – quand on fait cette politique-là, cette économie-là, quand le masculin signifie ceci et le féminin cela, quand les enfants vont sans autres à l'école, les jeunes gens à l'armée, quand le premier refroidissement venu te fait avaler des antibiotiques...

On trouve ces structures (qui visent les consciences) dans la société blanche, marquée par la citoyenneté masculine, dans laquelle nous vivons: citons par exemple l'organisation du travail industriel, la gestion bureaucratique de la société, le rôle central de l'argent – seules les activités payées ont une valeur, tout s'achète et tout a son prix, plus c'est cher plus ça a de la valeur –, les polarités nature-culture, femme-homme, malade-sain, public-privé; le service militaire comme école de la nation; la justice et la police, les prisons; l'exploitation impérialiste d'autres continents, voire de régions, justifiée par la prétendue supériorité d'une culture ou d'une race, etc.

Ces repères structurels constituent en fin de compte la société. De la sorte, tous y collaborent – même ceux qui sont dans l'opposition, ceux qui refusent, et jusqu'à celles qui pensent qu'elles n'entrent pas en ligne de compte: les femmes.

Il est clair que, dans la société patriarcale, les femmes ne sont guère au nombre de ceux qui détiennent le pouvoir. C'est bien ce que dit le terme de patriarcat (la domination des pères) et le terme même de domination (du latin *dominus*, le maître). Ce sont les hommes qui ont ici l'influence sociale principale. Leur pouvoir se fonde sur l'appropriation du travail (de reproduction) et de la sexualité des femmes, il s'institutionnalise sous la forme dominante de la famille. Mais un soutien essentiel à ce pouvoir vient du fait que les femmes acceptent leur prétendue minorité, leur alignement sur le monde des hommes et leur limitation au monde des femmes. Nombre d'entre elles se satisfont des domaines d'influence «féminins» qui leur sont concédés – domaine du privé, jamais du public. Cela va de la sphère traditionnelle de la famille jusqu'à des cercles du mouvement féministe réunis autour de thèmes comme

«la nouvelle féminité», «l'instinct maternel», l'ésotérisme – et qui restent entre elles. C'est ainsi qu'elles participent aussi au système, remplissant leur rôle social dans un système de pouvoir dominé par les hommes. Leur pouvoir reste donc médiatisé. Ce sont elles qui transmettent les rôles féminins dans une société patriarcale, avec leur travail d'éducation de l'homme, leur soin spécifiquement «féminin» de la descendance, avenir de l'humanité. Là où elles poussent leurs hommes à la carrière, où elles font de leurs fils des hommes, de leurs filles des femmes, et servent de publicité aux partis. Elles ont donc de l'influence, elles ont du pouvoir – mais seulement parce qu'elles collaborent aux buts et aux objectifs d'autrui. *Leur pouvoir est un pouvoir détourné.*

Pas d'alibi



Les femmes ne peuvent avoir d'influence effective sur les relations sociales que si elles font éclater ce cadre – en pensée d'abord, puis en actes. Je parle ici d'un pouvoir *propre* aux femmes, par lequel se modifie peu à peu l'image que les femmes ont d'elles-mêmes, de même que leur image sociale. De façon superficielle, il peut sembler que le monopole masculin du pouvoir est déjà en train de s'ébranler. Il y a de plus en plus de femmes à des postes de pouvoir où l'on n'imaginait que des hommes: doctresses, politiciennes, dans la science, dans la police, dans les églises, les tribunaux, voire l'armée. Mais bien sûr elles n'y ont pas l'influence qu'auraient leurs collègues masculins à leur place. L'histoire des institutions, des bureaucraties est marquée par les hommes; elles remplissent leurs fonctions selon des projets de société masculins, elles sont incrustées dans le système de la domination – quel que soit le sexe des personnes au pouvoir. Là, une fois de plus, les femmes n'ont qu'un pouvoir «caché», détourné, un pouvoir «à l'essai», accordé gracieusement. Elles doivent faire leurs preuves dans le cadre de projets déjà élaborés, et la forte concurrence avec les hommes met leur vanité à dure

épreuve. Elles sont les collaboratrices les plus flexibles et les plus attelées à la tâche. Elles s'échinent à satisfaire des exigences masculines, s'y adaptent et s'y ajustent.

Il faut se poser ici la question du *contenu* du pouvoir. Comme je l'ai déjà dit, si une femme a une position de pouvoir, ça ne suffit pas à changer le pouvoir! La femme devient collaboratrice – à un poste délicat. Mais *quel* pouvoir donnerait donc du pouvoir aux femmes? Le slogan féministe «les femmes au pouvoir» ne nous en dit rien. Les femmes doivent-elles juste participer au pouvoir? *Au pouvoir* tel qu'elles le trouvent? Doivent-elles juste prendre des postes de pouvoir? Et dans ce cas, pour quels intérêts travaillent-elles? Sûrement pas pour une influence autonome et indépendante des femmes qui modifierait les conditions sociales dans leur propre intérêt. C'est l'expérience que font toutes les députées «vertes», celles à qui on a accordé un quota et qui ont justement cherché à utiliser les structures de la domination pour atteindre leurs objectifs. Elles sont évidemment tout aussi éloignées du projet anarchiste d'éliminer ces formes de domination que du projet féministe d'abolir la domination des hommes sur les femmes. Certes elles sont parvenues à occuper des postes jusqu'ici réservés aux hommes, et contribuent ainsi sans doute à changer *l'image* traditionnelle de la femme – mais elles n'ont même pas la possibilité d'exercer une influence qui aille dans le sens d'un féminisme réformiste. Elles ne contribuent pas à améliorer la situation sociale des femmes ni n'empêchent la violence à laquelle les femmes sont soumises dans notre société – ni l'agression corporelle directe des hommes, ni la menace subtile de violence exercée par le sexisme commun. Au lieu de cela, elles essaient de faire passer des motions et des projets de lois – contre le viol dans le mariage, pour l'égalité juridique des relations homosexuelles, pour les quotas. Elles en reviennent ainsi au mécanisme patriarcal qui menace de punition, de retrait de liberté, d'exclusion – et cela n'empêche aucun crime contre les femmes, et cela laisse

aux hommes coupables des portes entrouvertes qui invitent à la dérobade. Jamais les initiatives législatives, si loin qu'elles aillent, n'amèneront de modification des consciences. La peur de la punition n'est pas dissuasive, elle encourage la sournoiserie fascisante qui se déchargera tôt ou tard sur les plus faibles. La prison détruit les individus, les élimine. Un comportement misogyne, le mépris des femmes, la prétention des hommes à la supériorité ne peuvent se modifier que par une prise de conscience, par une libre décision. Une fois de plus, les initiatives législatives n'accordent aux femmes qu'une apparence de pouvoir – accordée cette fois-ci par l'Etat.

Les féministes doivent-elles gagner en force comme agentes du pouvoir patriarcal, comme le veut surtout les femmes chez les Verts, amenant ainsi de plus en plus de féministes au mouvement? J'ai déjà insisté sur le fait que ce qui m'importe, c'est que les femmes prennent du pouvoir *pour elles-mêmes*. En déclarant cela, je me déclare aussi anarchiste! Est-ce de la provocation?

Prendre du pouvoir

Que peut vouloir dire «prendre du pouvoir», quand les anars se refusent à exercer quelque pouvoir que ce soit? Quand l'utopie consiste dans la suppression de toute forme de domination – dans les consciences, dans la pensée et la langue, dans l'essai de vivre autrement que selon les modèles masculins et féminins dominants, dans les formes d'organisation?

Pour moi, cette apparente contradiction se résoud quand on y regarde de plus près. Quand je dis «prendre du pouvoir pour soi», je veux dire: en vue d'une influence sociale autonome, servant les besoins propres. Ces besoins se heurtent toujours à la domination immanente, ils ne sont jamais absolus. Pour cela, il nous faut des structures autonomes, autogérées, qui ne servent que nous et nos objectifs. N'est-ce pas anarchiste? En insistant sur le «pouvoir», je veux simplement insister sur l'objectif d'une transformation réelle, d'une influence efficace, ce dont se

sont toujours préoccupés les anarchistes dans les problèmes sociaux. Nous voulons prendre de l'influence pour transformer cette société, y avoir du poids, laisser des marques visibles de notre passage. Nous ne voulons pas être de pâles copies – mais nous découvrir comme femmes, sortir du modèle «féminin», nous approprier toute une palette de comportements possible. Cela ne sera réalisable que si nous avons du pouvoir, et pour cela une prise de conscience critique est une condition nécessaire.

Dans ce but, les femmes doivent tout d'abord apprendre, réapprendre à s'engager, à prendre l'offensive. Beaucoup d'angoisses liées à notre rôle féminin forment obstacle, mais aussi le repli, déjà mentionné, sur le confortable geste d'impuissance. C'est alors que nous nous épuisons dans des combats illusoire contre le concept dominant de pouvoir, que nous paralysons nos forces créatives. L'image de la femme n'est pas liée à la force, à l'offensive, mais à l'harmonie, à la retenue. A cet égard je trouve fort dangereux ces débats sur le prétendu comportement répressif des femmes les unes vis-à-vis des autres. Ils apparaissent évidemment partout où une femme a osé sauter par-dessus son ombre. La peur de dominer autrui – ce qu'aucune femme ne veut, évidemment – entraîne alors l'immobilisme, le silence. Allons donc!

Les femmes doivent apprendre à ne pas se diviser perpétuellement, à ne pas se considérer comme des concurrentes dans la lutte pour des postes obtenus par la grâce d'un représentant masculin du patriarcat. Au début, la voie ne peut passer que par des groupes autonomes de femmes – quand bien même le but consiste en une lutte commune *de tous*, hommes et femmes, pour la liberté. Car nous devons d'abord prendre conscience de notre propre comportement dominant et dénoncer l'oppression spécifique des deux sexes. Hommes et femmes, hommes et femmes anarchistes ne peuvent prendre de pouvoir ensemble que s'ils se sont libérés de leur propre forme d'oppression. Comme la domina-

tion patriarcale – celle de l'homme sur la femme – renvoie au sexe biologique, les voies individuelles ne peuvent être trop vite généralisées. Le pouvoir dont il s'agit ici ne peut jamais être un pouvoir personnel. Le pouvoir pour lequel luttent les anars ne peut servir seulement à l'élargissement des compétences et capacités individuelles ni à la carrière individuelle. Si c'était le cas, il s'agirait seulement d'un pouvoir «prêté» sur l'échelle des valeurs patriarcales. Il s'agit bien plutôt de processus collectifs, pour avoir du pouvoir en tant que *groupe*. L'objectif n'est pas que quelques femmes apprennent à se faire respecter dans des groupes d'hommes, à y prendre leur place, mais que les femmes en tant que groupe s'insèrent dans les domaines des hommes (donc, comme toujours, les domaines politiques, publics) de telle sorte qu'à la fin du processus il importe peu que ce soit un homme ou une femme qui s'exprime. et le sexe biologique ne serait plus un critère. Mais il faut pour cela sans cesse poser des exigences: ainsi seulement, les hommes mettront en train leur propre éducation. C'est ce que je veux dire quand j'écris que les femmes doivent prendre de l'influence «pour elles-mêmes»: non pas individuellement, mais ensemble, avec et pour les autres femmes qu'elles rencontrent dans la réalité. Il ne peut exister de politique générale «pour les femmes». Ce qui est commun aux femmes, outre leur sexe biologique, c'est l'oppression due à leur sexe; cela s'exprime différemment pour chacune selon le pays où elle vit, le groupe social auquel elle appartient, la race, le travail. Mais ce qui nous différencie encore plus, c'est ce que nous avons en tête: notre utopie.

Je pense ici toujours aux femmes – et aux hommes – qui partagent cette utopie avec moi, l'utopie anarchiste de l'absence de domination. Là où manque ce point de repère, les différences apparaissent trop vite, la prise d'influence des femmes devient «politique féministe», politique pour les femmes, exercée par des représentantes. Celles-ci agissent au sein de structures de pouvoir bureaucratiques, voire les

créent elles-mêmes. Le pouvoir est alors lié à quelques détentrices du pouvoir, le savoir à quelques détentrices du savoir. C'est le règne de l'isolement de l'institution. La même chose se passe lorsque des projets lancés par le mouvement autonome des femmes deviennent des institutions, ou sont avalés par des institutions. La femme est alors un alibi.

Répétons-le: il s'agit du pouvoir! Même pour les anars! Parce que nous voulons des transformations, nous voulons mieux ancrer notre utopie, lui donner plus d'influence sociale. Le slogan «Pas de pouvoir pour personne» est bon pour la poubelle de l'histoire. C'est un produit de l'opposition patriarcale pouvoir/impuissance, dans laquelle les impuissants collaborent eux aussi au système. Il ne s'agit plus de refuser, il s'agit de s'y mettre – mais pour nous, dans notre intérêt. Ce n'est pas la prise du pouvoir qui nous rendra fortes, du pouvoir que nous connaissons, qui nous brime chaque jour; mais c'est la prise de notre propre pouvoir, que nous ne connaissons pas encore, de notre pouvoir en tant que femmes, en tant qu'hommes, qui luttent pour une société libertaire.

Huit questions

En quoi pourrait consister ce pouvoir propre?

La question touche à plusieurs domaines.

1. Où les femmes sont-elles, en tant que femmes, potentiellement puissantes? Où sommes-nous vues comme des collaboratrices indispensables? Où pouvons-nous renverser la vapeur? Avons-nous des possibilités d'influence directe sur la base – pour commencer – de nos rôles sociaux de femmes, que nous n'avons jamais exercés pour nous-mêmes, pour nos propres objectifs?
2. Attention: s'en tenir là, ce serait nous limiter à la sphère d'influence «spécifiquement féminine». Il doit y avoir des moyens de prise d'influence qui ne soient pas seulement la grève des ventres!

3. Nos utopies: que voulons-nous conserver, que voulons-nous changer? Il est urgent de mettre ça au clair!
4. A nos yeux, de quoi n'érions-nous jusqu'ici pas capables?
5. Etudions les points faibles des pouvoirs établis. Où sont les fractures dans les tentatives de l'Etat de contrôler la conscience des gens?
6. Nous devons construire un contre-pouvoir, nos propres structures, qui ne servent qu'à nos objectifs et les reflètent: non pas des échappatoires dans le patriarcat, mais une base de départ pour notre engagement social. La seule autonomie ne suffit pas.
7. N'utilisons plus toute notre énergie à prouver aux hommes et à nous-mêmes que nous sommes *aussi* des êtres humains, que nous sommes *aussi capables* qu'eux. Il y a longtemps que c'est prouvé. Nous devons intégrer cette prise de conscience, pour qu'elle agisse socialement entre nous. Ça nous rendra aussi plus fortes!
8. C'est *tout le quotidien* qui est notre champ de travail politique. Chaque jour nous sommes mises au défi d'être plus fortes, de nous affirmer. Dans toutes les relations et amitiés, dans la rue, au travail... Le privé est politique: ce slogan du mouvement des femmes et de l'anarchisme, nous l'affirmons face au retour à la politique des partis et des institutions. Seul un comportement cohérent nous donnera du poids.

Friederike Kamann
Schwarzer Faden, 1988

(Traduit de l'Allemand)

INVENTAIRE DES REVES ET DES ARMES



Jean-Pierre LEFEBVRE :
La nuit du passeur, ed. Denoël

R.F.A., 1967. Une petite ville tranquille.

Un batelier est découvert mort, pendu. La police conclut aussitôt au suicide et juge inutile de mener une enquête. Mais un homme, nommé Jonas Fieber, qui empruntait chaque jour le bac pour se rendre de son domicile à l'université où il exerce la profession de lecteur, s'interroge sur cette mort mystérieuse. Il connaissait un peu le passeur, pour avoir joué avec lui aux échecs, et s'étonne de son suicide. De plus, la police semble bien prompt à classer ce dossier...

Il entreprend donc de mener sa propre enquête. Il découvre peu à peu que le passeur était membre d'un réseau de réfugiés provenant des pays de l'Est, et qu'il travaillait, pour un obscur destinataire, à tenir un fichier. Et ce fichier se révèle être une vraie bombe. Il contient les noms et les adresses de nombreux nazis. Certains vivent à l'

étranger, sous une fausse identité. D'autres poursuivent, en Allemagne même, leurs activités politiques et ont tissé dans le pays, un vaste réseau de complicités. Le silence de la police lors de l'étrange « suicide » du passeur s'explique soudain.

Jonas Fieber décide de remettre ce fichier entre les mains d'un de ses amis, qui en fera l'usage qu'il se doit: provoquer l'arrestation de ces personnages. Mais ces derniers vont tout mettre en œuvre pour s'y opposer, allant

Claude Guillon a décidé de célébrer le bicentenaire de 1789 à sa manière, dans un style caustique et stimulant, il s'adresse à deux sortes de lecteurs, ceux qui le connaissent comme co-auteur de « Suicide, mode d'emploi » et ceux qu'il est convenu d'appeler les « militants révolutionnaires ». Une tâche périlleuse, surtout quand elle est menée sous le signe décidé de l'inconformisme (tous les titres de chapitres attirent l'attention en cachant résolument le contenu), ainsi que de l'anti-léninisme, vers un but net et énorme: « (...) je propose une relecture du principe du monde, des textes, des événements, et du projet communiste-libertaire. »

Guillon répond-il aux attentes qu'il suscite? En grande partie, certainement, grâce à deux atouts, mis à part le style. D'abord une lecture actuelle de la prose soporifique des partisans de l'autoritarisme capitaliste et socialiste, d'où il tire des citations dont le crétinisme fait frémir. Et, en plus, de cet apport qui couvre les domaines politiques, économiques, scientifiques et culturels, il y a la défense d'une éthique de la révolution qui ne ménage pas ses critiques de certains comportements de libertaires. Il faut un certain temps et du recul par rapport aux chapitres pour se rendre compte de l'enchaînement très subjectif des sujets, et de certains manques, comme les caractères libertaires de certaines luttes dans les pays à domination marxiste léniniste et dans les pays du Tiers-Monde. Mais le livre est loin d'être ethnocentriste.

Comme l'a écrit « Courant Alternatif » dans son compte-rendu du livre, le premier chapitre mérite d'être repris en brochure, pour son efficacité de l'expo-

sé sur le problème du nucléaire. Les chapitres suivants semblent continuer l'œuvre de démolition des assises du monde occidental en abordant la communication citoyens/politiciens, la crise économique, la socio-biologie et la condition féminine. Apparaît alors la révolution russe puis chinoise (avec une brillante critique de Simone de Beauvoir, qui était en faveur des liquidations). Puis, comme dans un tryptique, cinq chapitres de discussion des idées révolutionnaires, de la terreur, de la répression sexuelle font pendant aux cinq qui s'attaquaient à la logique du pouvoir actuel. Un dernier chapitre de conclusion reprend le thème de la liberté invoqué en introduction.

Il est difficile d'isoler telle ou telle partie du livre qui serait critiquable, car Guillon saupoudre son argumentation d'exemples tirés de différents épisodes libertaires sans les évoquer en soi. Et lorsqu'il avance une proposition, c'est également rapidement dans la chaleur de l'évocation (la nécessité de réformes des prisons, l'impossibilité de supprimer immédiatement la violence (p.207), mais l'urgence de refuser tout de suite l'éducation (p.253). Il s'agit d'un cri libertaire au milieu des miasmes de la routine des cerveaux bien-pensants (Attali, Minc, etc...) et on ne peut que se réjouir qu'un auteur anarchiste soit publié et diffusé presque aussi efficacement que les roquets habituels.

Frank Mintz
Guillon Claude « De la révolution l'inventaire des Rêves et des Armes » Paris, Alain Moreau, 1988, 271p. 89F.

jusqu'à enlever l'amie de Jonas Fieber.

Fieber, loin d'abdiquer, et selon la technique du jeu d'échecs, prend alors les devants. Il enlève à son tour la mère et la fille du plus notoire nazi de sa ville. Et la poursuite commence...

Le lecteur est entraîné par le rythme du roman, un roman qui se termine trop bien, pourtant, pour être tout à fait crédible. Mais il possède le mérite, incontestable, de montrer que, face à la violence froide de l'extrême-droite, il

est possible de vaincre par l'emploi de l'intelligence. Les amateurs d'échecs seront ravis: **La nuit du passeur** est un livre construit à la façon de ce jeu, où chaque adversaire avance ses pions avec précaution. Les militants anti-fascistes, quant à eux, se plongeront dans ce livre, trop heureux de voir l'ennemi terrassé par le seul travail de l'intelligence.

Thierry Maricourt

EST-INFO

Le marxisme léninisme est encore officiellement au pouvoir en URSS, en dépit de la multiplicité des difficultés et des problèmes reconnus publiquement, et en dépit des prévisions de chaos internes incontournables, de la part des opposants aussi bien staliniens que pro-capitalistes. La presse soviétique en URSS est de moins en moins servile, par exemple à propos des grèves de mineurs de juillet, un mineur était ainsi cité: *Nous comprenons toute la responsabilité de notre action, mais nous ne pouvons pas continuer à mendier le bras tendu devant le ministère de la production minière.* (Literaturnaya Gazetta 19-7-89), *Beaucoup parmi eux (les grévistes) visiblement irrités, ont cessé de croire aux interminables promesses des autorités locales et des organismes centraux sur l'amélioration des conditions de travail et de vie.* (Pravda 19-7-89, p.4). Quant aux échos de la presse soviétique en français, ils ont de quoi secouer les communistes les plus fanatiques: on commence à reconnaître les mérites du général Vlassov, qui combattit courageusement les nazis en URSS en 1943; les écrivains, interdits auparavant, font penser que pendant de longues années nous avons été frustrés, privés de la possibilité de connaître nos remarquables écrivains... (Etudes soviétiques sept.89); quant aux «Nouvelles de Moscou» (15-21 sept.89), la première page pourrait être adoptée par n'importe quelle brochure anti-marxiste: *La corruption, comment guérir la société soviétique?* Autrement dit, il ne s'agit plus, comme classiquement depuis les années 60, de dénoncer un cas ponctuel, c'est toute l'URSS qui est comme ça; quant au reste: *incapacité des services de la santé en Ukraine, antisémitisme officiel à Léninograd, menaces de grèves dans le métro de Moscou.*

Cette avalanche de mauvaises nouvelles contraste avec les publications kilométriques de la prose de Gorbatchev sans critique digne de ce nom, alors qu'elle est truffée de clichés immuables dans le Parti depuis Lénine et Staline (progrès, critique constructive, difficultés à vaincre ensemble, etc...).

Il est évident que Gorbatchev —comme l'a dénoncé il y a quelques mois Sakharov— détient des pouvoirs despotiques, dont il pourrait faire usage, lui ou ses successeurs. Dans le même temps, on retrouve la manipulation classique du siècle dernier dans l'information sur la

grève des mineurs; les bons citoyens critiquent les intermédiaires, et même les responsables de Moscou qui n'appliquent pas le message du Chef, le petit père, le Tzar. Gorbatchev, comme les Tzars, renvoie toutes les erreurs à ses mauvais conseillers, et le peuple exulte.

Qui plus est, l'évolution intérieure de la Pologne, avec le feu vert de Gorbatchev, lui offre une politique de rechange. Walesa et le groupe nationaliste catholique qui le soutient ne veulent et ne peuvent mener à bien que la même politique que celle du Parti: se serrer la ceinture pour produire mieux et exporter. Autrement dit, la même politique que propose le FMI aux pays du Tiers-Monde incapables de rembourser leurs dettes.

Dans cette stratégie entièrement positive actuellement pour Gorbatchev (dans la mesure aussi où le nationalisme opposant diverses républiques semble manipulé depuis Moscou, comme nous l'envisageons dans un précédent IRL), un petit fait nous intéresse particulièrement. L'apparition d'un mouvement anarcho-syndicaliste en URSS, qui ne se manifeste pas seulement comme une tendance de l'organisation «Obchtina» qui se veut une «Fédération d'organisations et de clubs socialistes». En effet, le premier congrès a eu lieu le premier mai 1989 à Moscou, dans un local du PC, près de la Place Rouge, dans une salle où se trouvait un portrait de Lénine. L'information sur cet événement offerte par les camarades Lars et Olof Brgman dans l'hebdomadaire «Arbetaren» des anarcho-syndicalistes suédois est courte: *Personne n'imagine que le KGB n'est pas au courant.* C'est une tolérance de sa part. Il y eut des délégués de Léninograd, de Dnepropetrovsk (sud de l'Ukraine) et de Moscou. Différentes actions en cours ont été évoquées: campagne de boycott des élections de mars, action contre la pollution. Une interview d'avril, toujours dans «Arbetaren», du camarade Serguey Ilins, est plus longue, mais guère plus explicite. Ce courageux camarade qui apparaît avec son nom et sa photo, explique qu'il est passé du marxisme léninisme orthodoxe à l'anarchisme du fait de ses études historiques sur les révoltes paysannes contre Lénine et de ses réflexions sur Dostoïevski et Tchekov. Il est en faveur d'une économie de marché dans une société décentralisée, ce qui, sans les explications et limites nécessaires, est bien vague.

Deux faits, ailleurs qu'en URSS peuvent ternir l'efficacité de la politique de la perestroïka. En Allemagne de l'Est, les habitants continuent à montrer leur choix politique en prenant la route de l'exil, via la Hongrie. Il est plus qu'évident que ce pays, bien connu des troupes soviétiques, ne mène pas seul sa politique, d'une part d'accueil des réfugiés de Roumanie, et, d'autre part, de libre passage des citoyens Est-Allemands vers la RFA. Dans les deux cas, il est facile de constater que l'URSS fait ainsi pression sur la Roumanie et la RDA pour y accéder à une tactique de glasnost, et tout le tralala s'y référant.

Quant à l'émigration des Bulgares d'origine turque de Bulgarie en Turquie, il semble y avoir une dimension fort différente. En l'absence d'informations dignes de ce nom (dont la «Nouvelle Alternative» de septembre est un exemple, il faut se rabattre sur les témoignages directs, qui, comme souvent dans les pays de dictatures, posent plus de nouveaux problèmes qu'ils n'apportent de réponses.

Depuis quelques années, les autorités du PC bulgare ont entrepris une ennemie campagne de bulgarisation des pomatsi (Bulgares de religion musulmane), qui a rapidement englobé les minorités turques et tzigane de rite islamique. L'assimilation a été réalisée et terminée —du moins sur le papier— il y a deux ans avec le remplacement des prénoms et des noms musulmans par des «appellations» slaves. Le système qui a permis de convaincre pacifiquement les minorités a été celui de la suppression des salaires tant que les individus récalcitrants refusaient de suivre les «conseils» proposés. Des manifestations furent également brisées par les miliciens avec des peines de prison et des expulsions en... Autriche! D'autres moyens ont été employés: suppression des écoles en langue turque et coupure de l'eau et de l'électricité dans des villages de minorité turque.

L'interprétation propagée par les cadres du Parti (non écrite jusqu'à présent, sauf erreur) est que la minorité turque, forte de ses 1 million 500 000 individus, voudrait se proclamer république indépendante —au sein du pays— en ayant comme capitale Varna (ville traditionnellement bulgare), ce qui est inacceptable; d'où la nécessité de «bulgariser» les Turcs. Bien entendu, il n'y a aucun texte de loi sur ce problème, et, de toutes façons, les lois existantes sont

à peine connues et encore plus rarement appliquées. Autre explication qui s'ajoute à la précédente: des groupes armés de terroristes turcs sont entrés dans le pays et terrorisent les Turcs bulgares en les obligeant à partir, en assassinant les individus opposés à l'émigration. Là aussi, s'il était si facile d'entrer armé dans le pays, il y a longtemps que nous —émigrés bulgares— y serions.

Ce qui est sûr, c'est qu'effectivement, les familles turques sont pressées par lettres et coups de téléphone anonymes et menaçants de quitter le pays. Cet exode touche déjà plus de 300 000 personnes et la main d'œuvre dans la production de tabac, bâtiment, mines, etc. Pour la production du verre, il faudra quelques années avant de retrouver du personnel qualifié. En août 89, dans plusieurs secteurs, les congés payés ont été supprimés pour pouvoir suppléer les Turcs émigrés. Quant aux Turcs bulgares en Turquie, ils passent d'une société où les licenciements sont pratiquement inexistantes et où une politique nataliste accorde 3 années de congés payés à la mère de famille (le père à plein salaire, et conservation du poste ensuite), à une société au chômage endémique...

Ce qui est absurde pour Gorbatchev dans cet épisode bulgare, c'est le fait juridique que des citoyens vivant depuis des générations à une place donnée puissent être assimilés à un autre pays, capitaliste de surcroît, et ayant une longue frontière avec l'URSS. Rien n'empêche tous les musulmans d'URSS —ex sujets turcs du reste, ou bien de l'Iran— de réclamer un départ à la bulgare. En soi, on pourrait considérer que le même raisonnement est appliqué pour les Juifs. La différence est que les musulmans représentent plus de 10% de la population bulgare et 30-40% de l'URSS...

Au-delà du prétendu phénomène religieux islamique, on peut constater l'obsession que représente l'abondance des marchés capitalistes dans les émigrations de RDA et de Bulgarie. C'est l'incapacité de procurer les biens de consommation élémentaire dans la plupart des pays marxistes léninistes (avec quelques exceptions: RDA, Tchécoslovaquie, républiques baltes, etc...) qui accélère les échanges économiques avec le capitalisme, qui est le critère à adopter. Triste bilan du socialisme réel! Et de grandes déconvenues pour les travailleurs à l'Ouest, le jour où la plupart des entreprises auront des filiales à la main d'œuvre docile et sous-payée dans tous les pays marxistes léninistes et dans le Tiers-Monde.

Martin Zemliak

LES AMIS DU CHEVALIER DE LA BARRE RECIDIVENT: RO-CAMADOUR: dans la nuit du 4 aout 89, le Groupe de statues du chemin de croix décapité!

**LA SAINTE FAMILLE
PERD VRAIMENT LA TÊTE!**

Bande de Jean-Foutre: la révolution n'est pas un spectacle! Qu'y a-t-il eu d'authentique dans vos pantalonades «révolutionnaires»? Rien, ce fut la célébration de l'avènement de la bourgeoisie et de la représentation. Vous avez fêté l'écrasement des idées révolutionnaires de cette époque comme vous avez su être muets sur celles de la Commune de Paris. Des hommes, pour avoir voulu vivre libres et pouvoir enfin être ce qu'ils étaient, ont été exterminés par cette même bourgeoisie, et aujourd'hui, rien n'a changé: 1989, ce n'est pas 1789, et c'est encore 1984: la coercition, c'est la liberté —les privilèges, c'est l'égalité— L'état policier, c'est la fraternité.

Mégalomaniaques au hiératisme ridicule, pantins maffieux de la politique, stalineaux dégénérés, syndicalistes pourris, calotins de la finance, falsificateurs spécialisés, que la SECTION DE CES QUELQUES TÊTES, dérisoires autant que les vôtres, vous rappelle que vous n'êtes que les lamentables

successeurs de l'aristocratie finissante. Vous n'êtes que le clergé de cette moderne religion que l'on appelle l'oubli. Du Pic St Loup à Rocamadour, nous sommes les voyageurs de la mémoire. L'expérience humaine continue: l'avantage ne restera pas éternellement aux liberticides.

A l'heure où la religion de votre «économie» est mondiale, où vous tuez la planète de ce que vous nous faites produire, où même les moules s'attaquent au nucléaire, des SECTIONNAIRES sauront poser la plume un moment —l'heure peut-elle n'être encore qu'à l'écriture?— pour assumer notre droit à l'insurrection par des pratiques plus frondeuses.

«FRANÇAIS, ENCORE UN EFFORT POUR ÊTRE REPUBLICAINS!»

Les images qui nous asservissent doivent aussi disparaître; de temps à autre, le vandalisme s'impose. «La seule aventure, c'est contester la totalité». Vandales, Alains et Vauriennes, Irradiés et Ostrogoths, Barjots et Pékins, tous les Huns et tous les Autres, UNISSONS-NOUS!

Le 4 août, 1989

Les Amis du Chevalier de La

Barre.



17. - BESANCON-les BAINS Statue Frognon



Réponse à Martial:

En tout état de cause, demeure le fait que s'insurger contre l'enfantement, c'est s'insurger contre la vie, une vie qui se perpétue depuis des millénaires, tant bien que mal. Et puisque les récriminations d'un Martial ne peuvent arrêter l'inéluctable, la question est de savoir comment intervenir dans la vie pour que celle-ci donne envie de vivre à soi et aux autres.

Si on est incapable d'intervenir dans ce sens personne ne nous oblige à intervenir dans le sens opposé; personne, sauf une manie destructive stérile, dont on peut fort bien se passer, la destruction stérile étant déjà trop présente, sous d'autres formes, au niveau de la planète.

Martial! Je ne suis pas un enthousiaste de la vie! Je ne me lève pas chaque matin en dansant de joie et en remerciant la vie de m'avoir appelé; je pense plutôt à la mort; mais ce n'est pas une raison pour empoisonner la vie de ceux qui, malgré tout, savent l'aimer... Si je ne suis pas bien, c'est mon problème; à moi de chercher des solutions, seul ou avec d'autres, mais pourquoi devrai-je entraîner les autres dans des considérations totalement défaitistes, et de manière délibérée, quand le monde déborde d'e-

xemples macabres et qu'il n'est pas nécessaire d'en rajouter.

Celui qui aime la vie et a confiance en elle veut naturellement la perpétuer en mettant au monde des enfants. Si nous, toi, moi, et d'autres n'en avons pas le courage, parceque quelque chose s'est brisé en nous en profondeur, tâchons alors d'être assez modestes et lucides pour nous effacer et laisser vivre ceux qui en ont envie...

Le seul droit d'intervention que je revendique par rapport à certaines joies faciles des uns et des autres, c'est quand, et dans la mesure où celles-ci se développent sur le dos des autres, quand, et dans le mesure où cette abondance chez nous est le revers de la médaille de la misère des autres. Là, oui, on peut avoir un mot à dire pour que chacun ait toujours présent à l'esprit que la misère des uns fait l'apparente richesse des autres et en tirer, autant que possible, des conclusions,

harmonieuses, qui permettent d'aimer la vie, sans empiéter de près ou de loin, sur la vie des autres.

Giordano-Bruno G

Ça fait plaisir de voir des ANARS heureux, bon vivants et portant un regard chargé de confiance sur la vie, regards d'où peuvent jaillir des actes positifs destinés à concrétiser ce qui justifie cette confiance, dépassant ainsi les constats stériles et défaitistes de ceux qui ont et auront toujours du mal à vivre, quelle que soit la société dans laquelle on se trouve.

Cependant, puisque je ne peux pas me flatter d'être moi-même un enthousiaste de la vie (sans pour autant chercher à saper l'enthousiasme de ceux qui en sont pour-

vus), j'aimerais en savoir plus à propos de cette aisance existentielle.

La question que se pose ironiquement Jean-Michel (cf IRL no81) pour savoir s'il est anar en ayant une position d'autorité sur 26 individus, fait echo, sans ironie cette fois, à la même interrogation chez moi, qui ait toujours été le dernier des manards, avec toujours des patrons et toute la hiérarchie au-dessus de moi, du moins pendant le peu de temps que j'ai donné au travail, pour en tirer le minimum vital...

J'y ajoute de suite la question de savoir comment se passe cet être anar en jouant ce rôle

d'intermédiaire entre le patron et les 26 subordonnés... (N'ayant jamais eu à jouer un rôle de responsabilité, ça m'intrigue de savoir comment, dans le vécu, il s'harmonise avec la pratique libertaire.

Pour ce qui est de la jouissance de la vie, malgré tout, à mon petit niveau légèrement en-dessus du clodo, j'ai connu, «Dieu merci», plusieurs moments de plaisir, des moments qui ne durent pas énormément, je dois l'avouer.

Et, entre autres, dans le concret du vécu quotidien, une des sources de mon insatisfaction et étouffement (au propre comme au figuré), ce sont les voitures; ces engins du bonheur moderne pour tous les hommes, qui toutes tendances confondues, de l'anar au fasciste, me crachent à la figure leurs tuyaux d'échappement pendant que je roule à vélo ou que je marche à pieds. Tous me font le même effet, sans que je sache (ce qui serait d'ailleurs superflu) la couleur politique de mes pollueurs du moment...

Mais, étant donné que le bonheur de la majorité l'emporte sur le plaisir rudimentaire d'un arriéré tel que moi, je dois me soumettre à cette loi de la vie, qui ressemble tant au... «centralisme démocratique», avec le consensus implicite et tout naturel des anars eux-mêmes.

Par ailleurs, je voudrais savoir comment on parvient à jouir librement de la vie, sans entraves, quand on sait que la plus grande partie de l'opulence qui nous permet d'être si bien, est le fruit de la politique coloniale et néo-coloniale de nos pays civilisés?

Y-a-t-il un procédé, un angle de vue approprié, qui permette le dépassement de la culpabilité que, bon gré mal gré, je sens présente en moi, bien que ne me frottant pas au consummisme?

Suffit-il de nous dire que nous ne sommes pas responsables de l'état des choses existant pour en profiter au maximum, sans complexe?

Je connais à peu près la réponse de n'importe quel bourgeois, ou petit bourgeois, ou même prolo (pas au chômage). Mais c'est justement d'«anars heureux» que j'en voudrais une; peut-être que je découvrirais enfin la formule idéale pour ne plus être rongé et étouffé par des scrupules déplacés?

Salut aux «anars bon-vivants»!

Giordano-Bruno Giglioli

Des réflexions: L'«Unité» existe-t-elle? Si oui, comment est-elle organisée? Les autres mouvements sont-ils prêts à suivre?

De toutes façons, je pense que l'anarchie aura toujours du retard par rapport aux autres systèmes, surtout le capitaliste. (Heureusement qu'elle évolue!), parceque «on» inculque aux jeunes que l'avenir, c'est l'argent, le pouvoir, une petite vie à ne pas déranger...

Je crois que la seule solution, c'est de sortir, de se montrer, mais tout en ayant son propre réseau, dénoncer les infamies des voisins (je pense à certains groupes de rock, entre autres **Noir Désir**, **Les Porte-Manteaux**, **la Mana Négra**, les **Négresses**,... les **Satellites**?) et de les boycotter.

De plus, les gens croient que vivre sans l'Etat, c'est la mort. Ils ont peur de l'Etat, de leur patron, donc ils respectent, obéissent (ils aiment ça, ils ne peuvent pas s'en passer).

Etant jeune, donc, et quand regarde mes camarades de classe, ou les autres, ils aiment les grosses motos, les grosses voitures, ils prennent toujours référence au plus gros.

Pour le reste, je ne sais pas trop. J'ai des idées, mais peu précises. Du genre: supprimer la police, c'est supprimer **Starsky et Hutch**, **Deux keufs à Miami** à la Télé; il y en a plein qui seront contre.

Aussi, il y en a plein qui se croient anarchistes alors qu'ils ne savent pas ce que c'est. «L'Autogestion»??? «je ne connais pas» qu'ils diront. Il serait intéressant de sortir un fanzine en vente permanente sur les principes de l'anarchie, du communisme libertaire, et même moi, ça m'aiderait un peu.

Bruno
18- St Douillard

ESPAGNE : pour la CNT-AIT pour l'anarcho-syndicalisme

Nous avons fait publier dans IRL 81 un article intitulé "CNT-AIT solidarité" qui a suscité deux lettres de lecteurs indignés dans IRL No 82.

Ces réactions, et la suite des événements en Espagne, nous amènent à traiter une fois encore du conflit qui oppose les deux organisations qui se revendiquent de la tradition anarcho-syndicaliste espagnole.

La polémique qu'a entraîné notre premier article et qui se poursuit aujourd'hui est révélatrice de la gravité du conflit qui traverse le mouvement libertaire espagnol depuis dix ans. Les libertaires d'autres pays, de France en particulier, ont cru pouvoir s'en préserver en en parlant le moins possible ou en adoptant une attitude de "neutralité". La revue IRL a eu, à nos yeux, le mérite d'ouvrir ses colonnes à ce débat, c'est tout à son honneur, car nous savons que par ce choix, elle ne se fera pas que des amis.

Ci-dessous figure une contribution du secrétaire national de la CNT-AIT, J.L. García Rúa. Certains lecteurs seront peut-être sidérés par la gravité des accusations qu'il porte à l'encontre de la CGT (ex-scission CNT). Personne n'est obligé de le croire sur parole, toutefois, il faut souligner qu'il engage sa personnalité et l'organisation dont il est le représentant par ses déclarations, et qu'il est prêt à apporter des preuves de ce qu'il dit.¹

Nous sommes conscients du fait que les acteurs d'un conflit ne peuvent pas être, par définition, parfaitement neutres et équitables. Contrairement à d'autres, nous ne prétendons pas, nous-même, être totalement objectifs. Un de nos détracteurs, F. Mintz, donne un bon exemple de cette fausse objectivité, celle de celui qui a pris position mais qui ne l'avoue pas noir sur blanc. Nous tenons à signaler, tout de même, que jusqu'à maintenant, nous avons toujours cité nos sources, ce que nos détracteurs ne font pas. Nous avons de plus la malheureuse impression, qu'au sein du mouvement libertaire international, une bonne partie de "l'information" sur ce qui se passe en Espagne provient de ragots, de bruits de couloirs, et que bien peu nombreux sont ceux qui ont tenté sérieusement de démêler l'écheveau.

Il est possible d'attribuer les problèmes que connaît le mouvement libertaire espagnol à une faiblesse congénitale ou à une cause historique, (le franquisme ou autre), et de se rassurer ainsi, à bon

marché, de sa propre supériorité. Ce n'est pas notre démarche. Nous pensons que le mouvement libertaire espagnol a beaucoup de choses en commun avec les mouvements libertaires des autres pays d'Europe, voire du monde.

C'est peut-être parce que la société espagnole est globalement plus conflictuelle que la plupart des "sociétés occidentales" que les divergences qui existent ailleurs à l'état latent, ont pris en Espagne la forme d'un conflit ouvert. Nous pensons que dans cette affaire il y a beaucoup à apprendre, en particulier sur les risques d'intégration au système "démocratique" bourgeois et sur les pratiques qui permettent de protéger l'autonomie du mouvement.

La CNT-AIT mène actuellement, en Espagne, un vaste combat pour faire reconnaître les droits de ses sections syndicales au sein des entreprises. Son but est de permettre l'expression et l'organisation syndicale en dehors du cadre institutionnel intégrateur des Comités d'entreprise. Faire respecter et élargir la liberté syndicale n'est pas un combat de tout repos. La lutte que les militants de la CNT-AIT de Bilbao ont menée avec le syndicat nationaliste basque LAB autour du supermarché "El Astorgano" est un bon exemple de l'âpreté avec laquelle, dans un pays dit "démocratique", il faut souvent lutter pour défendre les droits élémentaires des travailleurs. A la suite de négociations, à l'occasion desquelles les travailleurs occupant des postes temporaires exigeaient des emplois fixes, trois militants du LAB et de la CNT-AIT, qui faisaient partie des travailleurs les plus combattifs de l'entreprise, furent licenciés. Durant près de trois mois, les deux syndicats ont organisé un boycott du magasin. Ils ont organisé, chaque fin de semaine des manifestations aux portes du supermarché, celle-ci réunissant, selon la presse, plusieurs centaines de personnes. Il y a eu, à diverses occasions, des affrontements avec la police et des arrestations. L'importance des pertes subies à cause de cette campagne amena finalement la direction de l'entreprise à réintégrer les travailleurs licenciés.²

Si à peu près personne, en France, n'a entendu parler de cette lutte ou d'autres semblables, c'est sans doute parce que les militants de la CNT-AIT n'ont pas l'habitude de faire de la



publicité autour de leurs activités. On ne peut pas en dire autant de la scission (actuelle CGT), qui a ébloui le public avec sa victoire électorale à la SEAT-Zona Franca de Barcelone. Que reste-t-il aujourd'hui de ce "succès"? Lors des négociations autour de la dernière convention collective, la direction de SEAT n'est pas parvenue à conclure un accord avec les Comités d'entreprise (de Zona Franca et de Martorell). Elle a alors signé une convention avec le syndicat socialiste UGT et la Confédération des cadres, applicable à tous les travailleurs (sauf ceux qui individuellement refuseraient l'accord). Alors que le syndicat UGT a, de façon bien particulière, "vidé les Comités de leur contenu", la CGT à notre connaissance n'a organisé aucune action (grève, manifestation...) qui ait pu retenir l'attention de la presse. Selon *Solidaridad obrera* No 203, les commissions ouvrières (CCOO) et la CGT n'ont même pas demandé à leurs affiliés de rejeter cet accord qui ne correspond pas à leurs revendications; ce qu'ont fait par contre les sections syndicales de la CNT-AIT de SEAT. Force est de constater ici que la démobilisation est la rançon de la stratégie des élections syndicales.

Ce qui fait la force de la CGT, surtout hors d'Espagne, c'est que l'on a de la peine à admettre qu'un syndicat qui se dit anarcho-syndicaliste, libertaire, soit "l'un des plus modérés du panorama syndical espagnol"³. Comment une chose semblable a-t-elle pu se produire? Sans vouloir résoudre ici cette question, nous allons faire quelques hypothèses qui peuvent orienter ceux qui veulent étudier plus précisément ce thème.

L'Espagne est un pays où les choses changent très vite, et il faut s'imaginer que certains "libertaires" espagnols n'ont mis que cinq ans pour suivre le chemin qu'un Daniel Cohn-Bendit a mis vingt ans à parcourir.

Des socialistes qui hier encore militaient dans la clandestinité, occupent aujourd'hui des fauteuils ministériels ou quittent la politique pour l'industrie, dans le but de devenir millionnaires (cas de M. Boyer, ancien ministre de l'économie). Ils adoptent les mœurs de la haute bour-



geoisie, voir de l'aristocratie espagnole.

Parmi les dirigeants de la CGT, il y a des gens qui tant socialement que culturellement étaient très proches de ces "socialistes", qu'ils avaient pu connaître dans la clandestinité. Peu de temps après la scission de la CNT, certains ont d'ailleurs rejoint l'UGT et le PSOE. Cela pourrait aussi expliquer pourquoi, parmi les parents pauvres qui sont restés à la tête de la CGT, on trouve quelqu'un qui pense qu'il ne faut pas dire "que tout ce qu'à fait le gouvernement socialiste ait été mauvais" et qui déclare "qu'il y a (en Espagne, ndt.) une amélioration de la société par rapport à 1982"⁴. Ces phrases peuvent paraître banales, pourtant nous mettons nos lecteurs au défi de trouver des déclarations semblables faites par un dirigeant syndical de l'UGT ou des CCOO, après la grève générale du 14 décembre 88.

On peut aussi expliquer l'évolution qu'à suivi la scission par une raison plus directement liée à la logique interne de cette organisation. Croyant sans doute que les luttes des travailleurs pour défendre leurs intérêts suffisent, en tant que tel, à produire des changements sociaux radicaux, les membres de la CGT ont voulu épurer l'anarcho-syndicalisme de sa dimension "idéologique" (c'est-à-dire anarchiste). Ils ont construit une sorte de corps sans tête qui est une proie facile pour les nombreuses "avant-gardes" à la recherche de bases que compte l'Etat espagnol.

Nous avons eu la surprise, ici en Suisse, d'apprendre qu'un dénommé Josep Serra i Estruch de Barcelone, président d'une "Alliance de la démocratie socialiste" et membre de la "CNT" (scission), était venu à Genève pour fêter le 50e anniversaire de la IVe internationale, puis à Berne, pour se recueillir sur la tombe de Bakounine avec une délégation du groupe trotskyste de Suisse. Ce monsieur désire construire, avec les lambertistes, une nouvelle Association Internationale des Travailleurs et des peuples. Après avoir usurpé le sigle CNT, pourquoi s'arrêter en si bon chemin? Pourquoi ne pas usurper aussi le sigle AIT?⁵

Déjà en 1987, des militants de la CNT-AIT de Bilbao notaient que dans leur région, les membres du POSI (trotskystes-lambertistes) jouaient un rôle déterminant au sein de la scission.⁶

Tout cela laisse à penser que les libertaires encore présents au sein de la CGT, risquent bien de voir leur création leur échapper des mains et revenir à plus requin qu'eux. En tout état de cause, cette organisation semble être actuellement un sacré panier de crabes, qui aurait déjà explosé si l'espoir d'hériter du patrimoine de la CNT, et accessoirement du capital symbolique que représente son sigle, ne les liaient pas entre eux.

Nous pensons que les libertaires conséquents, malgré les divergences qui peuvent les séparer en France ou ailleurs, doivent apporter aujourd'hui leur soutien à la CNT-AIT.

La CNT-AIT a gagné son procès au Tribunal suprême. Alors que ce jugement était exécutoire, le gouvernement "socialiste" a refusé de remettre aux anarcho-syndicalistes la plus petite parcelle de leur patrimoine historique. Le Tribunal constitutionnel a finalement accepté un recours de la CGT et a suspendu l'application du jugement du Tribunal suprême.⁷ Il y aura donc un nouveau procès. Notons au passage que la CGT, qui ne craint pas de se contredire, fait aussi recours à la justice bourgeoise.

Pour nous, le gouvernement "socialiste", qui dans cette affaire comme dans d'autres n'a pas les mains propres, a habilement utilisé les divergences existant au sein du mouvement libertaire espagnol, pour tenter de jeter les anarcho-syndicalistes dans l'illégalité. Et c'est bien parce qu'ils ne sont pas aussi dogmatiques et orthodoxes qu'on veut nous le faire croire, que les membres de la CNT-AIT sont parvenus à se défendre en recourant, entre autre, à la justice. En ce qui nous concerne, nous allons continuer à les soutenir, y compris sur ce terrain.

On nous traite d'ayatollahs, de staliens..., rappelons que l'une des caractéristiques du stalinisme est d'être parvenu à faire croire à des millions de gens, dans le monde entier, que l'URSS était la patrie du socialisme; ceci malgré tous les témoignages allant en sens inverse. Les libertaires qui, quoi qu'on puisse leur dire, continuent de soutenir la CGT, feraient bien de lire la presse des deux protagonistes du conflit ou de se rendre sur place afin de rencontrer des membres des deux organisations, ainsi que les membres de groupes libertaires qui sont plus ou moins restés en marge du conflit.⁸

Quant à ceux pour qui l'Espagne est trop loin, ceux qui ne savent pas l'espagnol, qu'ils laissent au moins place au doute dans leur esprit. Si comme nous le

pensons, derrière le montage scission-CGT, se cache réellement une volonté de détruire l'anarcho-syndicalisme espagnol, soutenir ce projet, pour un libertaire, ce serait accepter de porter une grave responsabilité face à l'Histoire.

Lausanne, le 28 août 1989

Les amis de la CNT-AIT

¹ On peut prendre contact avec J.L. García Rúa en écrivant à l'adresse suivante: CNT-AIT, Comité national - secretaría permanente, Apdo de correos 1.071 - 18080 Granada, Espagne.

² Ce conflit a largement été commenté en Espagne, dans la presse du Pays basque. Voir entre autre le journal *Egin* des 15.10.88, 21.10.88, 27.11.88, 11.12.88, 16.12.88, 18.12.88, ainsi que *CNT* No 100, mars 89.

³ *Diario* 16, 27.3.89.

⁴ José March Jou, secrétaire de la CGT, in *Diario* 16, 27.3.89.

⁵ Voir *Action socialiste* No104, Genève, 8.1.89.

⁶ Voir *Nahia* No 6, Bilbao, déc. 87.

⁷ Pour une plus ample information voir entre autre *El País* des 8.4.89, 30.6.89, 1.7.89 et 14.7.89.

⁸ Les adresses de la plupart des groupes libertaires espagnols, ainsi que des locaux syndicaux de la CNT-AIT et de la CGT doivent se trouver dans un guide (*guía libertaria y antiautoritaria*) dont la 4e édition, que nous n'avons pas encore consultée, vient de paraître. A commander à Juan Gómez, Apdo de correos 1687, 01080 Vitoria, Espagne.

Réponse brève et provisoire à Frank Mintz

La littérature de Frank Mintz sur la Guerre Civile espagnole devrait certainement être lue avec plus d'attention, au cas où l'enthousiasme avec lequel nous la lisons dans les années 70, contents de voir que, finalement, le monde de l'édition s'ouvrait à des perspectives libertaires, aurait pu nous en masquer des nuances essentielles.

Je dis cela parce que l'article de Mintz dans IRL de Lyon (No 82), injuriant les auteurs cenetistes d'un autre article paru dans la même revue ("CNT-AIT solidarité", IRL 81), montre non seulement la faiblesse théorique et historisante de cet auteur (ce qui ne constitue pas, en soi, une tare fondamentale), mais fait également peser un doute sur son honnêteté intellectuelle (ce qui est déjà plus grave).

Le fait qu'il utilise le terme *ayatollahs* pour s'adresser à des gens de la CNT-AIT fait apparaître manifestement le caractère unilatéral de son information ou les préjugés avec lesquels il traite le thème. Frank Mintz, au lieu d'analyser de façon critique des comportements à la lumière de faits, veut jouer de façon aristotélicienne à la défense formelle, seulement formelle, du juste milieu; même si, pour cela, il faut falsifier l'histoire. Ainsi, lors du congrès de Saragosse de 1936 il n'y a pas eu, comme il le suggère, de fusion d'organisations ou de fractions. Simplement, ceux qui s'en étaient séparés réintégrèrent activement leur organisation d'origine, prenant part aux débats, non comme fraction, mais comme syndicats cenetistes. Qu'il ait été bien de donner une carte de membre à Pestaña, suite à la demande insistante du Comité National au Comité Régional de Catalogne et au syndicat du Métal de Barcelone, nous n'en doutons pas, surtout après que Pestaña ait reconnu l'échec de son parti sur le plan libertaire. Ici et aujourd'hui, pour nous, il ne s'agit pas d'autre chose, puisque la CNT (c'est-à-dire, pour si Mintz veut se tromper, la CNT-AIT, la seule CNT) a déjà fait quatre appels (1982, 1983, 1987, 1989) aux membres de la scission pour qu'ils reviennent à leurs syndicats d'origine.

Le jugement de Mintz est disqualifiable, pas tellement parce qu'il est malveillant, mais parce qu'il est ahistorique, parce qu'il ne correspond pas à la vérité, et qu'il fait apparaître seulement le pur subjectivisme viscéral de l'auteur.

Quand il accuse nos camarades (ou en généralisant toute la CNT) de se comporter comme de nouveaux

inquisiteurs, d'utiliser un ton et des arguments stalinien, qu'est que cela veut dire? Peut-on traiter de stalinisme, c'est-à-dire (...) d'attitude autocrate, l'action défensive des principes anarcho-syndicalistes d'une immense majorité contre le volontarisme et les caprices d'une minorité? Minorité qui rompt avec l'action directe et qui se convertit en l'instrument d'une opération étatique dont le but est de "récupérer" l'anarcho-syndicalisme au sein de la démocratie bourgeoise ou, en cas d'échec de lui casser la colonne vertébrale. Qui est autocrate? Est-ce qu'il n'y aurait pas de principes respectables, même pas celui de la liberté, et devrions-nous toujours être à la merci d'une quelconque individualité capricieuse ou d'une manœuvre interne?

Est-ce que Monsieur Mintz pourrait nier que toute organisation, comme tout organisme vivant, possède des mécanismes de défense contre toute agression contre la structure qui constitue les principes de son existence?

Frank Mintz ne prend pas la peine d'analyser s'il y a eu ou non agression contre les fondements de l'anarcho-syndicalisme. Il laisse entendre, tacitement, qu'il n'existe pas de tels fondements, et qu'essayer de les défendre c'est faire de la théologie. C'est une attitude absolument malhonnête pour un intellectuel.

Nous sommes par contre dans la situation de pouvoir prouver que la scission de la CNT, en tant qu'organisation, a cessé d'être anarcho-syndicaliste il y a longtemps. Pour cela, il nous suffit d'analyser la littérature des scissionnistes, d'observer leurs comportements pratiques et les changements structurels mis en place par eux sur le plan de l'organisation interne; leurs comités sont maintenant des plates-formes exécutives (peut-être que Monsieur Mintz n'est pas très au courant de tout cela). L'anarcho-syndicalisme n'est plus maintenant, pour la scission, qu'un simple mot; d'un autre côté, cette situation reflète leur volonté de vouloir occuper un espace social qui revient de fait à l'anarcho-syndicalisme.

La défense indirecte que fait Mintz des élections syndicales, qu'il justifie en prétendant que ceux qui votent pour la "CNT" usurpée par la scission "rassemble les éléments conscients opposés au syndicalisme réformiste", indique d'autre part une méconnaissance théorique de fond et un manque d'information sur les événements concrets. Où est-ce que la pratique syndicale de la scission a cessé de

suivre les voies du réformisme? Est-ce que Mintz sait que les membres de la scission ont ouvert leurs listes électorales, qu'ils ont pratiquement vendu les sigles CNT non seulement à des individus, mais également à des collectifs clairement dérivés de l'ancien syndicalisme franquiste? Ce fut le cas à SEAT-Martorell où, sans avoir un seul affilié, ils ont offert les sigles, pour les élections, à la CTI du phalangiste Maestú, qui a ainsi gagné des voix. Est-ce que Monsieur Mintz sait que nous pourrions écrire une grosse brochure en énumérant seulement des actes de ce type? (...).

Qui est-ce que Mintz défend? Pourquoi fait-il allusion au "Métro" de Barcelone, sans dire que les auteurs de cette manœuvre étaient de futurs scissionnistes, qu'ils préparaient la scission?

Pourquoi accuse-t-il ironiquement de purisme ou de puritanisme ceux qui veulent seulement défendre les principes libertaires, qui veulent les défendre contre le réformisme? Il parle de théologie anarchiste. Pourquoi ne parle-t-il pas du tout puissant dieu du pragmatisme réformiste? (...) Pourquoi nous accuse-t-il de façon contradictoire et calomnieuse à la fois de recourir à la violence et de chercher à nous défendre auprès des tribunaux? (De quel autre moyen que le recours aux tribunaux disposons-nous, ndt.) après l'échec de tous nos appels à la réintégration des syndicats scissionnistes, et après que le favoritisme impudent que procuraient les sphères politiques à la scission nous ait menés à une situation d'impuissance (sans presse, ni moyens), incapable de clarifier, face à la classe ouvrière, la sale confusion et la terrible escroquerie à laquelle elle était confrontée? Qui a été à l'origine du processus qui a mis en danger l'existence de l'anarcho-syndicalisme en Espagne?

Si Mintz s'intéresse réellement à la CNT, il devrait mieux s'informer et ne pas faire des articles de circonstance qui ne correspondent pas à la vérité et qui servent seulement à créer la confusion. Que Mintz lance une polémique sur le sujet. Qu'il ordonne et élabore lui-même les thèmes de discussion. Nous garantissons que nous répondrons à ce défi. Et que Mintz tienne pour certain qu'en Espagne l'anarcho-syndicalisme sera seulement représenté par la CNT.

Grenade, le 11 août 1989

José Luis García Rúa

Réponse à l'article "contre l'orthodoxie" signé par des affiliés de la CGT

Sur les propos des hommes de Cornellá¹, il y a un certain nombre de points à préciser.

Ils disent être contre toute orthodoxie et ils font un discours-rideau-de-fumée dans lequel ils disent qu'ils acceptent le changement et l'adaptation permanente de l'anarcho-syndicalisme "sans pour autant renoncer en rien à son essence". Eh bien, c'est cela justement l'orthodoxie (la doctrine qui respecte l'essentiel).

Voyons comment la CNT qu'ont quittée les hommes de Cornellá traite de cette question: "ces idées (anarchistes et libertaires), en constante évolution, ne sont le patrimoine de personne, si ce n'est de la nature et des êtres vivants..." (Résolutions du Ve congrès de la CNT, point 13. Voir *El anarcosindicalismo en la era tecnológica*, Fundación Anselmo Lorenzo, Madrid 1988, p.113). Ou bien: "il faut signaler que cette attitude d'opposition à toute exploitation ne peut pas être qualifiée de pure idéologie ou de produit de laboratoire, mais qu'elle répond à une constante de l'être humain tout au long de l'histoire... Cette lutte constitue la revendication du droit à être et à disposer librement de son propre destin, uni au désir solidaire que nous obtenions tous ce droit" (Résolutions du Ve congrès de la CNT, point 5. *Op. Cit.*, p.5)

Donc les textes auxquels échappent les membres de la CGT sont clairs; si il y a une chose essentielle à laquelle on ne peut pas renoncer, c'est qu'il existe quelque chose à quoi il faut se tenir pour pouvoir continuer à prétendre au titre d'anarcho-syndicaliste. Pourquoi n'entrent-ils pas dans cette discussion? Pourquoi ne tentent-ils pas de définir l'essence de l'action directe dans la pratique anarcho-syndicaliste, et de voir dans quelle mesure leur position de base (la leur) remet en cause ce principe? Pourquoi tout ce bavardage? Simple-ment parce que la clarté serait mortelle pour eux.

Ils cachent le fait que la tactique des Sections Syndicales et la tactique des Comités² est antagonique; qu'en aucun cas et à aucun moment les membres de la CGT n'ont démontré leur volonté de vider les Comités de leur contenu, même pas les Comités où ils sont majoritaires, et que la phrase même "vider les Comités de leur contenu" a toujours été une phrase vide de sens, servant simplement à camoufler le réformisme qui les a séparés de l'organisation (CNT-AIT, ndt). C'est comme prétendre vider de son contenu le Gouvernement depuis le Gouvernement, ou

vider l'Etat de son contenu à partir de l'Etat. Les délégués syndicaux qui s'éloignent de la ligne de l'organisation ne perdent pas leur statut de délégués des Comités. Ce n'est pas leur organisation qui les a mis à ce poste, elle ne peut pas le leur faire quitter (comme dans les cas de Vitoria, et d'autres). La rotation au sein des Comités dont parlent les membres de la CGT n'est pas possible légalement, et leurs Sections Syndicales sont inexistantes. De plus les accords des Comités se font en marge des Assemblées. En somme, ils mentent, les hommes de Cornellá.

Pour savoir s'il est vrai qu'ils pratiquent le suivisme par rapport aux syndicats réformistes, il suffit de lire l'article de March Jou dans *El País* intitulé "En la encrucijada"³ ou l'interview de ce même personnage dans *Diario 16*⁴ à la veille du jugement du Tribunal suprême. Il suffit de contempler l'idyllique et symbolique photo de Marcelino Camacho protégeant March Jou de la pluie (lors du défilé du 1er mai 1988 à Madrid, ndt.)⁵. Il suffit aussi de voir la liste de leurs invités et de ceux qui remettent des salutations lors de leurs congrès. Il suffit de considérer le marchandage du Métro et de SEAT-Zona franca de Barcelone, où ils ont triomphé grâce aux votes prêtés par les syndicats "majoritaires". Dans les deux cas, les syndicats réformistes avaient tenté de forcer la CNT-AIT à accepter les élections syndicales, en lui offrant ce type de soutien. Suite au refus de la CNT-AIT, les membres de la scission s'empressèrent d'utiliser cet avantage (...). Comment peuvent-ils dire qu'ils défendent à outrance les intérêts des travailleurs, si lorsqu'ils étaient majoritaires dans le Comité d'entreprise du Métro de Barcelone, ils ont signé la pire convention collective de toute l'histoire des travailleurs du Métro?

Quant aux anecdotes que ces hommes de Cornellá mettent en avant, il y a bien des choses à en dire, car ils ne racontent de l'histoire que la partie qui les intéresse et gardent le silence sur ce qui permettrait de comprendre la question. Les deux tracts auxquels ils se réfèrent sont vrais, ils ont existé, mais voyons ce qui s'est passé: à la RENFE (chemins de fers espagnols, ndt) de Madrid, lors des élections de 1986, les "scissionnistes" faisaient des ronds de jambe à l'entreprise, qui vit en eux un moyen de faire perdre des voix aux commissions ouvrières (CCOO), en échange de faveurs et de privilèges (offre de crédits syndicaux malgré

l'absence de représentativité). Alors les travailleurs de CCOO et de la CNT-AIT dénoncèrent ensemble ces magouilles avec l'entreprise. Ce que ne disent pas les hommes de Cornellá, c'est qu'une protestation de March Jou à Marcelino Camacho (alors secrétaire général des CCOO) eu pour conséquence une terrible réprimande de la direction des CCOO envers ses travailleurs de la RENFE de Madrid. Toute relation avec nous à la base leur fut interdite et leurs dirigeants furent destitués de leurs postes de responsables syndicaux. Est-ce que cette histoire apparaît maintenant de la même manière?

Le cas de SEAT-Martorell est également véridique (une fois encore, ceux de Cornellá veulent semer la confusion en abusant de l'ignorance du lecteur qui ne sait pas distinguer entre SEAT-Zona Franca et SEAT-Martorell). Voici l'histoire: à SEAT-Martorell, la scission n'a aucun affilié. Arrivent les élections syndicales et la scission négocie avec la confédération de travailleurs indépendants (CTI) pour qu'au lieu de se présenter comme CTI, cette organisation se présente comme CNT, sans exiger la dissolution de la CTI qui subsiste comme telle. Tout cela nous pouvons le prouver par une circulaire de la CTI adressée à ses affiliés dans le but de les convaincre de l'utilité d'accepter la proposition de la scission. Nous avons pu intercepter quelques exemplaires de ces circulaires. Cela veut dire que les membres de la scission vendent le sigle CNT à des gens qui non seulement ne sont pas de la CNT (ce qui pour eux est une pratique normale), mais à une organisation (réformiste et ex-phalangiste) qui ne renonce pas à son identité. La réaction de nos camarades de Martorell est logique, il ne s'agit pas de s'opposer ou non aux élections (question d'optique stratégique), il s'agit de s'opposer à une infamie et à une tromperie, en disant aux ouvriers "si vous voulez voter, votez pour qui vous voulez mais pas pour "CNT", parce que vous ne voteriez pas pour la CNT". Comment apparaît l'histoire maintenant?

Dans l'affaire de Saragosse, comment 36 militants de la scission auraient-ils pu être arrêtés le 14 décembre 1988 (grève générale en Espagne, ndt), si là-bas, ils doivent avoir tout au plus 36 affiliés et cela après leur fusion avec le SU (syndicat unitaire, à l'origine pro-chinois)? C'est vrai qu'à Saragosse, ils ont réellement joué le rôle d'auxiliaires de la police (cela ne doit étonner personne, puis-

que ce rôle ils l'ont ouvertement joué lors de la concentration qui a eu lieu lors du procès au Tribunal suprême), c'est cela, et non autre chose qui est reflété par la presse. Il vaut mieux, pour eux, qu'ils ne fassent pas allusion au témoignage de la presse, parce cela serait un moyen qui permettrait clairement de les démasquer.

En ce qui concerne l'utilisation des tribunaux, nous n'aurions pas suffisamment de doigts avec vingt mains pour compter le nombre de fois où se sont eux qui y ont fait recours. Pour ce qui est des sigles, ce que les "scissionnistes" espéraient en fait, c'est que les appuis dont ils ont toujours disposé auprès des secteurs politiques, de la Presse, de l'Eglise, du Gouvernement, finiraient par nous réduire à l'impuissance. Des preuves de tout ce que nous disons sont-elles nécessaires? Nous pouvons en présenter un grand nombre, à tout moment.

Les membres de la CGT pensaient, semble-t-il, que les travailleurs allaient être les juges (du conflit autour des sigles, ndt). C'est ce qu'ils disent hypocritement. Eh bien, nos sections syndicales s'implantent progressivement d'elle-mêmes, contre toutes les entraves légales et patronales. Nos travailleurs de AESA à Puerto Real peuvent récolter d'un jour à l'autre 2000 signatures d'appui

parmi les 3000 travailleurs de l'entreprise. La scission perd régulièrement des délégués à chaque nouvelle élection, là où ils s'étaient présentés lors d'élections antérieures. Ils ne gagnent des voix que dans les entreprises où ils se présentent pour la première fois, parce que le prestige des sigles n'a pas encore subi l'épreuve d'une pratique nécessairement réformatrice. D'autre part, si plus de 90% des travailleurs ne sont pas syndiqués et plus de 60% d'entre eux ne votent pas lors des élections syndicales: que signifie ce rhétorique et fallacieux recours au jugement des travailleurs?

Pour terminer, quoi qu'il en soit, l'anarcho-syndicalisme poursuivra sa croissance et son expansion en Espagne, mais cela ne sera pas grâce aux scissionnistes usurpateurs. Et cela se produira certainement malgré leurs manœuvres obstructives et leur volonté de continuer à semer la confusion auprès de la classe ouvrière en diffusant l'idée qu'il existe une autre définition de l'anarcho-syndicalisme. D'abord ils ont voulu voler les sigles, le nom propre. Ils ont fait beaucoup de mal. Maintenant ils veulent s'emparer de l'idée, du nom générique. Peut-être qu'il pourront continuer à faire du mal, mais là non plus ils ne s'en tireront

pas. Leur pratique les trahira et les travailleurs finiront par les connaître.

J.L. García Rúa

¹ Localité catalane des auteurs de l'article "contre l'orthodoxie".

² Il s'agit ici des Comités d'entreprise formés de délégués élus pour 4 ans (dans toute entreprise de plus de 50 salariés). Ces délégués sont considérés comme les représentants du personnel, ils sont censés négocier avec le patronat lors de conflits, etc.

³ *El País* du 10.6.88. Article disponible à "Réflexions sociales", case postale 213, CH-1000 Lausanne 6-Ouchy

⁴ *Diario 16* du 27.3.89. Article également disponible à "Réflexions sociales". Les amis de la CNT-AIT en ont réalisé une traduction française dans un document où figure aussi une interview de García Rúa réalisée par le même journaliste de *Diario 16*.

⁵ Voir *El País* du 2.5.88. M. Camacho est l'ancien secrétaire des commissions ouvrières (CCOO), syndicat dominé par les communistes.



QUEL AVENIR POUR L'ANARCHIE?

Le début du 20ème siècle a vu l'émergence et la victoire (éphémère) d'une théorie dite libératrice de l'homme. Cette hégémonie de la théorie marxiste autoritaire a mis en veilleuse les théories anarchistes et a failli nous enterrer. La seule véritable lueur du mouvement a été l'Espagne 1936, malgré que les fossoyeurs de Moscou aient tout fait pour nous ôter définitivement toutes nos espérances.

Plus le siècle avançait, plus les systèmes autoritaires marxisants voyaient leur pavillon descendre de l'azur. 68 a provoqué le déclin du compte à rebours de la faillite et de la décrépitude des PC des pays occidentaux. Dubcek et la Tchécoslovaquie auraient pu sauver et consolider le bloc de l'est. Brejnev en a décidé autrement. 1989, bicentenaire de la révolution française, voit la faillite des pays soi-disant socialistes pour le grand bonheur du capitalisme mondial. Je ne vais pas pleurer la fin d'une époque marquée par l'absurdité et par le gaspillage d'énergies et de vies. Mais le plus désolant est que le capitalisme mondial soit le grand vainqueur du 20ème siècle.

Et l'Anarchie dans tout ça?

L'Anarchie a un rôle non négligeable à jouer en cette fin de siècle. La théorie marxiste, basée sur l'aliénation du militant au parti a une histoire et une terminologie difficiles à assumer. Les idées

libertaires, mais surtout la pratique, doivent, en cette fin de siècle, s'aguerrir pour réoccuper le terrain social. La lutte risque d'être dure, la dictature mondiale des multinationales freine toute poussée revendicatrice du fait de la complaisance du citoyen consommateur. Les années qui viennent vont être marquées par le retour en arrière, par le mépris de la multinationale à l'encontre des salariés.

Il est évident qu'il y aura des heurts, mais les salariés ayant abandonnés le concept de lutte de classes, et désorganisés, ne feront pas long feu face à l'appareil repressif aux mains des nouveaux seigneurs de la terre. Le mouvement anarchiste a, dans un premier temps, une fonction à jouer dans la réoccupation du terrain social. Il doit briser l'isolement des gens, favorisé par la société de consommation. Dans chaque quartier, dans chaque lieu de travail, doivent fleurir des locaux, des sections syndicales, afin que les gens réapprennent à discuter et mettent en commun leurs actions, leurs désirs. Ces implantations permettent de mieux diffuser la propagande et de briser l'ennui environnant. Le succès de cette présence est surtout lié au réseau établi par les compagnons respectifs. Si le réseau est assez vaste, le local ou la section syndicale ont de beaux jours devant eux. Si la demande n'existe pas, le compagnon ou le groupe doivent opérer un travail préparatoire et donc établir un réseau qui peut regrouper

individus ou associations ayant un comportement assez libertaire. Actuellement, en France et dans un grand nombre de pays, il existe ces lieux où il y a une présence anarchiste effective (l'Aténeo de Clermont-Ferrand). Le grand défaut est qu'il n'y a pas assez de relations entre ces différentes présences anarchistes. Barcelone reflète bien cette situation. Les sections CNT-AIT, les Ateneos, nombreux dans cette ville, n'ont aucun lien fédératif entre eux, et la Généralité de Catalogne ne va pas s'en plaindre. L'autonomie des groupes ne veut pas dire isolement. Il y a un autre problème qui apparaît, surtout en France et en Espagne, celui des scissions. Il faudra bien que cessent, un jour ou l'autre, ces querelles de chapelle. Dans une ville, tous ces différents groupes qui souvent sont le résultat d'un regroupement d'amis, doivent avoir de bonnes relations afin de mettre leurs énergies en commun pour une action donnée (antimilitariste, antinucléaire, contre des licenciements, contre le flicage...).

Le mouvement anar a un travail préparatoire à effectuer en cette fin du 20ème siècle; certaines remises en question vont ressurgir (entre autres, la redéfinition du militantisme). Pour lutter efficacement contre les multinationales, les rapports internationaux doivent se développer. Il faut prendre en compte les expériences et les itinéraires de chacun.

Le mouvement anarchiste a un autre rendez-vous avec l'histoire, tâchons de ne pas le louper. La lutte contre l'ennui qu'on veut nous imposer est commencée.

Momo
ayant participé à la librairie «le pavé dans la mare», au SCALP, et adhérent à la CNT-AIT.



REFLEXIONS SUR ANARCHIE ET CHRISTIANISME de Jacques Ellul (A.C.L. mars 88)

Je suis un lecteur régulier de la Bible depuis bientôt vingt ans. A cette époque, les Témoins de Jéhovah avaient embringué ma grand-mère et je reste toujours émerveillé de la capacité des croyants à présenter leur opinion personnelle comme la vérité de la Bible (1). En fait, rien de plus simple à comprendre: la Bible est une auberge espagnole, chacun y trouve ce qu'il veut, car une chose y est dite, et son contraire. Ce qui rend toute discussion vaine et toute oeuvre théologique prétendant donner le message de la Bible nulle. Et Ellul est un théologien (2), que j'aime beaucoup car il écrit dans une langue très simple (relâchée même) et il est d'une honnêteté scrupuleuse qui n'élude jamais les problèmes. Inutile de dire les efforts désespérés qu'il lui faut faire pour concilier sa foi avec une position qu'il veut anarchiste (je parle bien entendu au niveau théorique; que dans sa vie de tous les jours Ellul se comporte en anarchiste ou non, ce qui est le plus important, c'est une autre histoire).

«La critique de la religion est la condition préliminaire à toute critique» (3). Ellul a trouvé une riposte imparable: le

christianisme n'est pas une religion (4), tout ce qu'on présente sous ce nom en est l'exact inverse. Son livre *La subversion du christianisme* (5) est un des réquisitoires les plus impressionnants que j'aie jamais lus contre le christianisme, mais selon lui, cela ne touche en rien la foi chrétienne car celle-ci, incarnée, se transforme ipso facto en son contraire. Que répondre à cela, sinon que, si c'était vrai, ce serait un nouveau miracle, un mystère de foi de plus sur les voies impénétrables de la divinité et un exemple saisissant d'humour noir, pour ne pas dire de perversité mentale tenace, de la part de Dieu? Toutes les critiques qu'ont faites Proudhon et Bakounine du christianisme sont reconnues justes, mais bien sûr elles ne s'appliquent qu'à un christianisme trahi par les Eglises. C'est l'éternel débat: le stalinisme était-il dans le léninisme et le léninisme était-il dans le marxisme? ou s'agit-il de déviations? l'arbre porte-t-il de mauvais fruits ou ont-ils été empoisonnés? Comment répondre? Chacun va sortir son arsenal de textes et de faits opposés. Je propose donc, pour ne pas se perdre en arguties sur les détails (6) de prendre les choses

(1) *Il s'est constitué... une sorte de «corpus»... qui n'a rien de commun avec le message biblique* (Anarchie et Christianisme, p.10); les Eglises ont transformé une *Parole libre et Libératrice en une Morale... Il ne peut y avoir de «Morale» chrétienne, si l'on veut suivre vraiment la pensée évangélique... les Eglises ont constitué un «clergé», ce qui est contraire à la pensée évangélique... Il faut effacer deux mille ans d'erreurs chrétiennes accumulées, de traditions erronées... A toutes les époques, il y eu des chrétiens qui ont redécouvert la simple vérité biblique* (p.11) *il ne faut pas oublier les mouvements populaires... qui maintenaient la vraie foi vivante* (p.13), etc... (c'est moi qui souligne).

(2) Il n'est pour s'en rendre compte, que de lire les lignes effarantes qu'il consacre à la création: *La Genèse décrit la création en six jours* (bien entendu, il ne faut pas l'entendre de journées de 24 heures!) *Il achève sa création le 7ème jour. «Et il vit que cela était bon». Puis le 7ème jour, il se reposa. Mais alors où se situe toute l'histoire humaine? Il y a une seule réponse possible: pendant le 7ème jour* (Anarchie... p.42; c'est moi qui souligne). Le théologien vit tellement plongé dans son univers qu'il a quitté notre monde. Il ne voit plus ce qui crève les yeux. Il ne lit plus le texte biblique, mais sa version à lui, proprement délirante. Lui dire que l'histoire humaine se situe dans le 7ème jour et les jours qui suivent parce bien entendu, les jours sont des journées de 24 heures, cela dépasserait son entendement. Et c'est Ellul qui prétend faire «une lecture naïve de la Bible» (p.51,11.1-2)! (Les témoins de Jéhovah ont

écrit des milliers de pages sur le début exact de ce fameux 7ème jour. C'est que, pour eux, un jour dure 70000 ans et la fin du monde aura lieu avant la fin du 7ème, dans lequel nous sommes. Il vaut mieux prévoir!)

(3) Karl Marx, *Introduction à la critique de la philosophie du droit de HEGEL*, in Marx-Engels, *Etudes philosophiques*, éditions sociales, 1977, p.24, 11.2-3.

(4) *Je commencerai par rappeler l'opposition que j'ai longuement expliquée ailleurs entre le «christianisme» (qui est un «isme» comme les autres), ou la chrétienté, et puis la Foi chrétienne et la référence biblique* p.28,11.4-8); *la Parole de Dieu n'est pas une «religion», c'est la plus grave trahison d'en avoir fait justement une Religion* (p.31,11.6-8)

(5) Seuil ed., 1984.

(6) Je ferai quand même ici un mauvais sort au commentaire inacceptable d'Ellul sur Romains, 13, 1-7 *Anarchie...* p.89-96). Non seulement il fait dire à ce texte lumineux dont le sens ne fait aucun doute (la soumission aux autorités) exactement le contraire de ce qu'il dit (Paul serait hostile aux autorités!), mais il ment. Il prétend que Paul écrit: «les autorités qui existent actuellement ont été mises en place par Dieu» (p.95,11.26-27; c'est Ellul qui souligne). C'est faux.

«Actuellement» n'est pas dans le texte original («ai dé ousai upo Théou teta gmenai eisin»). C'est là le procédé typique d'un théologien aux abois qui ne sait plus quoi inventer pour concilier sa position personnelle avec un texte qu'il tient pour sacré, mais qui

le gêne. Sous couvert d'exprimer le sens précis d'un mot, il en presse la signification qui l'arrange. Quiconque a un peu fréquenté la littérature théologique ne s'étonnera pas de cette pratique coutumière. (Autre exemple: le Sinaï, Moïse «parlait à Dieu face à face, comme un ami parle à son ami» (Ex, 33, 11; Anarchie... p.39,1.21). Dhorme (Pleiade) traduit: «comme un homme parle à son prochain» (p.273); la Traduction Oecuménique de la Bible: «comme on se parle d'homme à homme» (p.187). — Duchosal rend «catholique» par «ouvert à tous» (Anarchie... p.118). Le mot signifie «universel», ce qui n'a rien à voir. Duchosal prend son désir (d'ouverture) pour une réalité (lexicale). On pourrait tout aussi bien traduire par «totalitaire». Ça n'en serait pas plus arbitraire et ce serait certainement beaucoup plus près du sens réel. C'est une manie, chez les chrétiens «doux» de vouloir à tous prix edulcorer et dulcifier (définition du Larousse: «Tempérer l'amertume de certaines substances»). Ellul donne comme exemple de la douceur de Dieu l'épisode d'Elie au désert (1 Rois 19,9-18); Dieu est dans le murmure (p.39,11.2-12). La Bible de Jérusalem commente, à juste titre: «Ouragan, tremblements de terre, éclairs qui manifestaient en Ex 19 la présence de Yahvé, ne sont ici que les signes avant-coureurs de son passage; le murmure d'un vent tranquille symbolise l'intimité de son entretien avec ses prophètes, mais non pas la douceur de son action: les ordres terribles donnés aux vv 15-17 prouvent la fausseté de cette interprétation pourtant commune. (p.400, note a; c'est moi qui souligne).

pour dire qu'il n'y a rien à dire (19) et que Dieu ne sert à rien (20)! Je demande une Bible remplie de pages blanches.

Quoi qu'il en soit, le croyant est donc obligé de sacrifier son intelligence. Il lui faudrait se taire s'il voulait être cohérent. Le pire, c'est qu'il lui faut aussi tuer sa sensibilité. Je suis toujours douloureusement frappé de ce moment inéluctable où le chrétien doit affronter la question du mal et de la souffrance. Elle est cruciale pour lui, au sens propre du terme: il porte sa croix. Son intelligence et sa sensibilité littéralement **n'existent plus**. Il sombre dans l'aveuglement le plus total, la plus flagrante stupidité, l'extrême indigence de la pensée et les vannes de la compassion naturelle se ferment. C'est qu'il lui est impossible de regarder l'horreur en face, telle qu'en elle-même, toute nue, sans lui chercher une excuse, une justification, un semblant de quelque chose qui tiendrait lieu d'explication, **n'importe quoi pourvu que Dieu soit innocent**. J'ai lu avec désolation les pages d'Ellul sur le sujet (21), une enfilade d'âneries! Il faut le lire pour le croire: c'est l'homme qui est responsable des cataclysmes! Ils n'existaient pas avant sa venue, je suppose. C'est que la création n'est devenue la tragédie sanglante que l'on sait, cet entre-dévorement perpétuel que les bouchers nous envient, qu'après la rupture de l'homme avec Dieu (22). La souffrance des bêtes avant Adam, délire de

mécréant, sans doute (23). Et Dieu ne peut quand même pas aller contre les lois naturelles (24)! (je jure que c'est vrai!). «D'ailleurs, dernière remarque, ce que nous appelons des cataclysmes ne sont tels que **pour l'homme et par rapport à lui!**» (25) (c'est Ellul qui souligne). Ben oui! c'est bien là tout le problème. S'il n'y avait pas d'homme, il n'y aurait plus de problème, **C'EST SUR!** (C'est même faux. S'il y avait des animaux, le problème resterait le même.). C'est navrant, c'est atterrant, mais je le répète, dans ces cas-là l'intelligence et la sensibilité du croyant n'existent plus (26). Mieux vaut charitablement passer l'éponge. S'il me fallait m'indigner chaque fois que j'entends proférer des bêtises et des ignominies (27), je passerais ma vie à hurler et je tiens à ma sérénité.

Je ne m'embarasserai pas de dialectique et me contenterai de rappeler ici les objections des Epicuriens (28), (elles mirent les pères de l'Eglise au supplice):

— Dieu ne veut pas le mal, mais ne peut l'empêcher; dans ce cas, il n'est pas tout-puissant, ce qui est contraire à sa nature.

— Dieu peut l'empêcher, mais ne le veut pas; dans ce cas, il est malfaisant, ce qui est contraire à sa nature.

— Dieu ne peut ni ne veut l'empêcher; dans ce cas, il est à la fois impuissant et malfaisant, ce qui est contraire à sa nature.

— Dieu veut et peut l'empêcher, ce qui,

(19) «Dieu est effectivement inconnaissable. Il est au-delà de tout ce que je puis comprendre ou être, Il est parfaitement caché. Il est vraiment le Tout-Autre dont je ne puis rien dire» (*Ce que je crois*, p. 230, 11.24-27-); «on ne peut pas connaître Dieu, on ne peut ni s'en faire une image, ni analyser ce qu'il est» (*Anarchie...*, p.40, 11.17-19).

(20) «on revient alors à cette vérité simple, essentiellement biblique, que Dieu ne sert à rien!» (p.41, 11.17-19).

(21) *Anarchie...* p.46, 1.24-p.49, 1.5.-

(22) «quand l'homme va rompre avec Dieu, c'est toute la création qui est entraînée avec lui. Il ne reste rien d'intact» (p.48, 11.2-3).

(23) «In dolores paries (Genèse). Tu engendreras dans la douleur, dit Dieu à la femme prévaricatrice. Et que lui avaient fait les femelles des animaux qui engendrent aussi dans la douleur?» (Diderot, *Addition aux Pensées philosophiques, Oeuvres philosophiques*, Garnier ed. 1964, p.64).

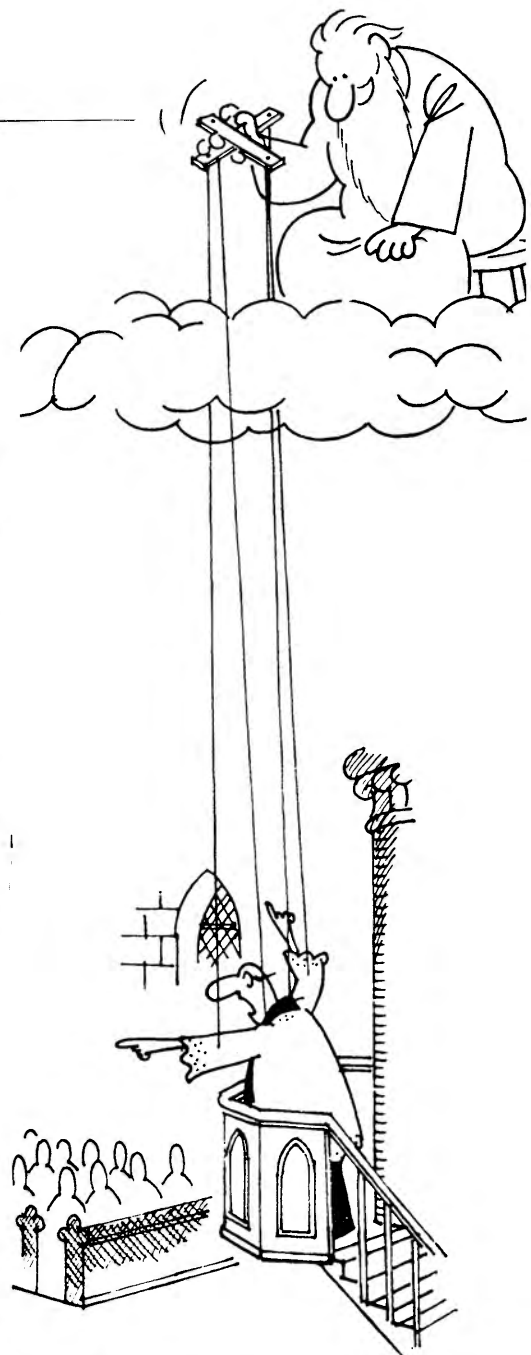
(24) «Dieu n'intervient pas sans cesse: il ne va pas empêcher le jeu des lois naturelles parce que l'homme est là, cet homme qui a rompu avec lui!» (p.48, 11.23-24)

(25) P.48, 11.11-13.

(26) «Parfois Dieu sort de son repos... Quand la situation devient désespérée pour l'homme... parce que la méchanceté des hommes les uns pour les autres est telle qu'il ne peut pas le supporter, alors, il intervient» (p.43). Deux guerres mondiales en vingt ans, ce n'était pas méchant. L'extermination des Juifs, son peuple unique et préféré, ce n'était pas une situation désespérée (ah si! Dieu est

intervenu: il a envoyé Staline). Des centaines de millions d'enfants aujourd'hui qui crévent de faim, pas de quoi troubler sa sieste (ah oui! il leur dépêche Mère Thérèse, grande repopulatrice devant l'Éternel). Mais qu'ont donc fait de si terrible les hommes de la Préhistoire pour qu'il leur envoie le Déluge? les habitants de Sodome et Gomorre pour qu'il les transforme en atomisés avant la lettre? Ils ne croissaient ni ne multipliaient assez?

(27) Je ne me paye pas de mots. La croyance chrétienne implique la justification de l'ignoble. Je ne recommanderai jamais assez à ce sujet la lecture de l'article, admirable de bout en bout, beau à pleurer, d'une rigueur philosophique exemplaire et d'une tenue morale bouleversante, de Marcel Conche intitulé *Christianisme et mal absolu* (in *Raison Présente* no 7, juil-sept.1968, pp.73-90) Ce que Conche appelle le mal absolu, c'est la souffrance des enfants. Vu qu'en dernière analyse le christianisme la justifie, Conche conclut à juste titre au devoir d'incroyance. Je citerai deux passages (tout serait à citer): «...que dire du fidèle qui, tandis que les petits enfants flambent comme des torches, chante la gloire de Dieu? D'une part l'enfant souffrant dans l'abandon sa douleur inhumaine plein d'une humilité infinie, n'étant plus qu'une plainte infinie, d'autre part la prière ardente, l'accès de ferveur, la foi exaltée, les chants d'enthousiasme: «ô Toi au-dessus de tout!», «Dieu est joie! Dieu est amour!». Ensemble, dans un même monde, l'horreur extrême et l'action de grâces. Le fidèle ne voit-il pas que celle-ci est acceptation de l'autre (même s'il s'agit d'une acceptation en Dieu)? Et, s'il en a conscience, comment n'est-il pas sensible à la faute morale? On n'oserait pas parler du «Dieu d'amour et de miséricorde» devant l'enfant torturé? En ce cas, il faut n'en parler jamais car il nous appartient de compenser l'effet de l'éloignement dans



le temps et dans l'espace en laissant les enfants accablés de maux hanter notre imagination comme s'ils étaient là. (p.85, 11.11-24); «Oui, beaucoup d'enfants ne sont pas à plaindre, beaucoup de ceux qui sont à plaindre sont secourus. Aussi est-ce aux autres que nous pensons. Car le mal absolu n'est pas seulement un mal de souffrance, il est aussi un mal de solitude. «Dans une bourgade de Russie, cinq cents enfants furent pendus par les pieds.» (Dr Ragot, *Nuit et brouillard*, p.125). Ces enfants furent seuls. Seuls ils ont souffert, ont désespéré, ont agonisé. Quelque bien a pu résulter de leur souffrance? C'est possible (...), mais dérisoire. L'essentiel est en eux le malheur sans mesure, la détresse, la plainte infinie de la subjectivité. C'est pourquoi, ce n'est pas à partir de Dieu, du «savoir absolu», ou de quelque autre instance totalisante, mais en prenant comme point d'Archimède la pensée de l'enfant emmuré dans sa souffrance qu'il faut juger de tout.» (p.88, 11.15-25) (c'est moi qui souligne dans les deux cas). Voir aussi les «réponses» pitoyables, de deux «penseurs» catholiques, Étienne Borne et François Heidsieck, et les contre-réponses, une fois de plus admirables, de Conche in *Raison Présente* no9, janv-mars 1969, pp.99-109

(28) Voir Lactance, *La colère de Dieu* 13, 20-21 ed. du Cerf, 1982, p.159, 11.28 à fin et p.161, 11.1-6.

seul, convient à sa nature; mais alors d'où vient le mal?

La seule solution possible, si Dieu existe, c'est celle de Proudhon: «Dieu, c'est le mal» (29). Il est impossible de concevoir un Dieu qui ne soit pas omnipotent, mais qu'est-ce qui empêche de le penser comme malfaisant, à part le refus d'utiliser sa pensée jusqu'au bout, c'est-à-dire, une fois de plus, l'obligation de bloquer son intelligence parce qu'elle entre en conflit avec une vérité de foi ou, plus simplement, avec la sensibilité commune?

Je résumerai donc la question en ces termes: si Dieu existe, vu son omniscience et son omnipotence, l'homme est esclave et donc, puisque l'homme n'est responsable de rien, Dieu c'est le Mal, toute souffrance étant déterminée et voulue par lui (l'explication par le Diable ne valant rien, celui-ci étant lui aussi une créature de Dieu, donc entièrement esclave et irresponsable comme l'homme). Ce sont là les deux grandes affirmations anarchistes: Dieu est non seulement un maître, mais, qui plus est, un maître qui prend plaisir à la souffrance de ses sujets. D'où, chez les libertaires, le rejet absolu et violent de toute divinité ou, en supposant que par extraordinaire elle existe, cette réaction indignée de Bakounine: «si Dieu existait réellement, il faudrait le faire disparaître» (30). (Cette position n'est, comme on le voit, en aucune façon liée à des circonstances historiques particulières, à la pratique de l'Inquisition par exemple, ou à l'association de l'Eglise et du Capital au 19^{ème} siècle, etc... —manière élégante pour Ellul (31) comme pour d'autres chrétiens (32) de «lever un lièvre pour mieux noyer le poisson», comme aurait dit Boris Vian—mais à

une réflexion philosophique, et **uniquement** philosophique.)

On comprendra que je ne m'étende pas sur le christianisme. Cet homme, Jésus, qui crève dans des souffrances atroces et ne fait ainsi qu'ajouter une souffrance et une injustice de plus à la liste infinie des autres, je ne peux l'aimer qu'à la condition qu'il ne soit pas Dieu. La souffrance de Dieu! Mais si j'étais aussi pervers que lui, je dirais que c'est la seule qui se justifie. **Lui seul a le droit de souffrir.** Lui seul prend ses décisions en toute liberté. C'est son affaire et ça le regarde. Ça ne concerne personne d'autre.

Je ferai quand même quelques remarques simples sur la foi chrétienne. Voici ce qu'à mon avis on peut en penser en tant qu'anarchiste:

—Pour qu'un anarchiste puisse se dire chrétien sans contradiction, il faudrait qu'il considère Jésus comme son égal, c'est-à-dire comme un homme avec des qualités et des défauts (33). Aucun anarchiste n'a jamais considéré personne comme un homme sans taches. Si Jésus est parfait, ce n'est plus un homme et seuls les hommes nous intéressent.

—Si Jésus est mort pour moi, j'en suis navré. J'aurais préféré qu'il vive. Je ne mérite pas qu'on meure pour moi. Aucun homme ne mérite qu'on meure pour lui. Si un ami donnait sa vie pour moi, j'en serais malade. Si je donnais ma vie pour quelqu'un que j'aime, je voudrais surtout qu'il ne m'en soit pas reconnaissant. Il ne me devrait rien. J'aurais choisi et ce serait mon affaire. (Je livre ici les réflexions d'un copain, Jérôme Munnier, que je partage entièrement: «Il est une question qu'il faut avoir le courage de poser: l'homme mérite-t-il

qu'on meure pour lui? AUCUNE idée, si généreuse soit-elle, ne mérite que l'on meure pour elle. Plus important encore, est-ce vraiment une preuve d'amour? Rappelons que Dieu envoie son FILS sur terre pour sauver les hommes. Voilà qui est renversant: Dieu envoie son fils mourir dans des souffrances atroces, et il serait bon? Ouf, Jésus l'a échappé belle. Qu'aurait-ce été s'il eut fait preuve de méchanceté? Si un ami tuait son fils (ou n'importe qui d'autre d'ailleurs) pour me rendre service, il cesserait de l'être pour m'apparaître comme un salaud de la pire espèce, ou un malade. J'avoue avoir du mal à comprendre comment on peut prêter crédit à de telles inpties.)

—Jésus sur la croix meurt dans la déréliction. Cet homme qui avait tout misé sur Dieu ne comprend plus ce qui lui arrive et ne peut que clamer sa détresse. Dans ce sens là, oui, la croix est la vérité du christianisme. Ce dernier cri de Jésus, les croyants ont eu vite fait de l'étrangler. Luc garde le cri, mais lui fait dire autre chose (34). Jean le supprime (35). Dans la réalité, on a un homme qui souffre sans savoir pourquoi. Dans la foi, on a un Dieu qui meurt dans la sérénité avec le sentiment du devoir accompli. Le christianisme revendique la folie de la croix. Je prétends au contraire qu'il l'évacue. Les chrétiens passent allègrement par dessus le corps en croix: ils le font renaître glorifié et le transforment en moyen de salut pour ne pas le voir tel qu'en lui-même, corps souffrant dont la souffrance ne renvoie qu'à la souffrance et ne signifie rien d'autre qu'elle-même comme toute souffrance. Pour rendre Jésus à lui-même, il faudrait lui aussi le libérer du christianisme. Peut-être même lui d'abord (36).

(29)in *Système des contradictions économiques ou Philosophie de la misère*, M. Rivière ed., 1923, t.1, p.384,13.

(30)Michel Bakounine *L'empire knouto-germanique et la Révolution sociale*, p.101, 1129-30, in *Oeuvres complètes* Champ Libre 1982.

(31)«les anarchistes ont eu entièrement raison de mettre en question ce christianisme, ces pratiques de l'Eglise... en effet, c'était une forme intolérable de pouvoir au nom de la religion. Mais, comme les deux étaient confondus, les anarchistes avaient raison de rejeter la religion, dans ces conditions-là.» *Anarchie...* p.36,1126-31.

(32)Pierre Haubtmann, par exemple, dans son étude *Proudhon, Genèse d'un anti-théisme* Mame ed., 1969.

Je mentionnerai ici, pour dire tout le dégoût qu'il m'inspire, le charognard de triste mémoire Henri Arvon, qui aura passé sa vie à prospérer sur deux sujets auxquels il ne comprenait strictement rien, l'athéisme et l'anarchisme (voir par exemple, ces trois monuments de bêtise et de mauvaise foi que sont *L'athéisme* (1967) et *L'anarchisme* (1951) en Que-sais-je? et *Bakounine, Absolu et Révolution* Ed. du Cerf, 1972.

(33)Comment un être sans défaut peut-il se mettre en colère? Comment peut-il maudire et dessécher «jusqu'aux racines» (Marc, 11,20) un pauvre figuier qui ne portait pas de fruit alors que «ce n'était pas la saison des figues» (Marc 11,13)? Comment peut-il prôner l'amour des ennemis tout en réclamant contre eux des châtements éternels ou leur égorgement pur et simple («Quand à mes ennemis, ceux qui n'ont pas voulu que je règne sur eux, amenez-les ici, et égorgez-les en ma présence.» (Luc, 19-27; trad. Bible de Jérusalem)? Il est toute une face sombre de Jésus que les chrétiens se gardent bien de mettre au jour. Je ne relis jamais sans frémir les malédictions contre les villes (Matthieu 11,20-24) ou celles contre les scribes et les pharisiens (Matthieu 23, 13-36). Jésus ne manifeste jamais en acte son amour des ennemis; là, il ne le fait même plus en paroles. (Rappelons ici, une fois pour toutes que contrairement à ce que prétend Ellul *Anarchie...*, p.92 par ex.) avec beaucoup d'autres, l'amour chrétien ne s'adresse qu'aux «frères», c'est-à-dire aux chrétiens. C'est ça, l'amour «fraternel». S'il est un texte que Duchosal n'aurait jamais dû citer (p.113, 112-19), c'est une épître de Jean. Jean pense en vase clos et ne s'intéresse qu'aux chrétiens, comme tous les textes du Nouveau Testament qui parlent de l'amour, sans exception. Si un chrétien aime tous les hommes, c'est bien malgré «la référence biblique», comme dirait

Ellul. Voir Robert Joly, *Propos pour mal-pensants*, Editions de l'Union Rationaliste, 1961, pp 128-135, chapitre «Charité païenne et charité chrétienne», et *Le vocabulaire chrétien de l'amour est-il original? Philein et Agapan*, Presses Universitaires de Bruxelles, 1968.

(34)«jetant un grand cri, Jésus dit: «Père, en tes mains je remets mon esprit.» Ayant dit cela, il expira.» (Luc 23,30; trad. Bible de Jérusalem).

(35)«Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit: «C'est achevé» et, inclinant la tête, il remit l'esprit.» (Jean 19,30; trad. Bible de Jérusalem).

(36)«Au lieu d'apparaître comme un homme, Jésus est plutôt semblable à un acteur qui jouerait le rôle du personnage du Christ.» (Ennio Floris, *Sous le Christ, Jésus, Flammarion, 1987, p. 19, 1114-16).*

– Stirner a admirablement «résolu» la «question» chrétienne: «simplement en coupant court» (37) (c'est Stirner qui souligne), c'est-à-dire en la supprimant car cette «question» n'en est pas une.

Le chrétien comme l'humaniste, sa version séculière, s'abîment dans des cul-de-sac car ils veulent réaliser l'idéal (38). Or, leur idéal, comme leur réel n'ont aucune réalité (39). Ce sont des «idées», des fantômes», des «esprits». Ils vivent en état de possession perpétuelle. Quand ils ne croient plus en Dieu, ils croient en «l'homme», c'est-à-dire la même chose (40). La seule vraie réalité leur échappe, qui est l'Unique, et qui n'a rien à réaliser ni à se réaliser, car elle est donnée d'emblée. «L'idéal de «l'homme» est réalisé quand la conception chrétienne se renverse dans la proposition: «Moi, cet Unique-ci, suis l'homme»». La question conceptuelle «Qu'est-ce que l'homme?» s'est alors transformée dans la question personnelle: «Qui est l'homme?». Dans le «quoi», c'est le concept que l'on cherchait, pour le réaliser; avec le «qui», ce n'est plus du tout une question mais la réponse est aussi personnellement dans la questionneur: la question se répond à elle-même. (41) (c'est moi qui souligne). Plus de Dieu, plus d'«homme». Seul reste le réel: les Uniques qui se défond du fardeau du christianisme comme ils se lèvent, en s'étirant et en riant aux éclats, sans même y penser (42). La foi chrétienne, comme la mort pour Epicure, cet autre grand rieur (43), ne concerne les anarchistes en rien, car elle n'est rien pour eux. Quand ils sont là, elle n'y est pas. Quand elle est là, ils n'y sont plus. Ellul ne doit pas aimer Stirner: ce que te donne (la) grâce (de Dieu), c'est un nouvel état, une ouverture sur une vie qui n'a plus rien à faire avec tes petites prétentions, mais

c'est vrai que cela ne vient pas de toi. Tu n'en es pas propriétaire. (44) (c'est moi qui souligne). Je crains décidément que nous ne vivions pas dans le même monde. Tu n'en es pas propriétaire. (44) (c'est moi qui souligne). Je crains décidément que nous ne vivions pas dans le même monde. Tu n'en es pas propriétaire. (44) (c'est moi qui souligne). Je crains décidément que nous ne vivions pas dans le même monde.

Enfin, je dirai pour conclure qu'Ellul ne me semble pas avoir une culture anarchiste aussi bonne que sa culture théologique. Il écrit: *Sur quels point me séparerai-je... d'un véritable anarchisme?... un véritable anarchiste pense qu'une société anarchiste... est possible... alors que moi, je ne le pense pas. Autrement dit, j'estime que le combat anarchiste, la lutte en direction d'une société anarchiste sont essentiels, mais la réalisation de cette société est impossible... En réalité, l'image ou l'espoir d'une société sans autorité... repose sur la double conviction que l'homme est naturellement bon, et que c'est la société qui le corrompt. (45) (c'est l'auteur qui souligne). Sans nier que certains anarchistes aient prêté le flanc à cette critique, beaucoup d'autres ont dit exactement la même chose:*

– Que je sache, c'est Bakounine qui a traité Rousseau d'«écrivain le plus mal-faisant du siècle passé» (46) et s'il est bien quelqu'un qui ne s'est jamais lassé de répéter que l'homme part de l'animal pour arriver à sa progressive humanisation, c'est Bakounine.

– Le numéro 1 de dec. 1904 du journal anarchiste de langue française *L'effort*, qui paraissait à San Francisco, porte en épigraphe: *Il n'y a contre le dégoût, l'insipidité, la décadence, que l'effort suivi, continu, tenace, allant toujours dans la direction (orientée par le tempérament propre, vers un but qu'il est*

impossible d'atteindre (47) (c'est moi qui souligne).

– Ce qui corrompt l'homme, pour les anarchistes, ce n'est pas la société en tant que telle, ni une société donnée, mais l'esprit de domination. Celui-ci repose lui-même sur une donnée plus fondamentale, qu'ils appellent la sevitude volontaire. C'est elle qui, non seulement permet l'esclavage généralisé, mais aussi et surtout produit, par compensation, le goût du pouvoir lui-même. En fait, il n'y a pas de dialectique du maître et de l'esclave. Il n'y a que des esclaves (48). C'est-à-dire que les libérateurs ne se font aucune illusion sur l'être humain, en tant que tel peut-on dire, car la distinction nature-société n'a aucun sens pour eux (l'homme est toujours naturel et sa nature, c'est d'être social; là en encore, voir les innombrables passages de Bakounine et de bien d'autres penseurs anarchistes).

– Dans le numéro 78 de juillet 1987 du *Libertaire*, Gérard Berrilley écrit: *Il me semble impossible d'être anarchiste uniquement à cause de l'idéal d'une société libertaire, la preuve en est que ceux qui sont venus à l'anarchisme pour cette seule raison ont eu tôt fait de quitter le mouvement et tout militantisme, car, à ne point voir venir cette société, les défections se font grandes. Elles me semblent aussi être la preuve que ces camarades sont passés à côté de l'essence de l'anarchisme. En effet, ils ont oublié ou n'ont jamais perçu au fond d'eux-mêmes que l'anarchisme*

(37) «Quelle grossièreté et quelle frivolité tout ensemble que de prétendre résoudre les problèmes les plus ardues et les tâches les plus vastes simplement en coupant court!» *L'Unique et sa propriété et autres écrits*, ed. L'âge d'homme, 1972, p.204, ll 4-6; Stirner met par ironie ces mots dans la bouche d'un contradicteur en les reprenant à son compte.

(38) «L'individu ne peut que participer à la fondation du royaume de Dieu ou, suivant la conception moderne, au développement et à l'histoire du genre humain, et ce n'est qu'en proportion de sa participation qu'il acquiert une valeur chrétienne ou –selon l'expression moderne– humaine; pour le reste, il n'est que poussière et guenille humaine.» (id. p.396, ll 16-21); «Dieu nous a placés sur cette terre, pas pour rien, mais avec une charge, que nous n'avons pas le droit de refuser.» *Anarchie...* p.119, ll 20-22).

(39) «L'opposition du réel et de l'idéal est irréductible (...) On ne peut surmonter leur opposition qu'en les anéantissant tous les deux. (...) L'idée ne peut être réalisée d'une

manière qui la laisse subsister comme idée, mais seulement si elle meurt en tant que telle, et il en est de même avec le réel.» *L'Unique...* p.393 ll 7,11-12 et 14-16; c'est moi qui souligne à la fin.

(40) «Dans «l'homme» revient le commencement imaginaire, car «l'homme» est aussi imaginaire que l'est le Christ» (id., p.396, ll 2-3)

(41) Id., pp.396-397.

(42) «D'un seul mouvement brusque, Je Me libère des pensées les plus soucieuses, Je fais en Me étirant tomber le poids suppliciant des pensées, Je jette bas en Me levant d'un bond le cauchemar du monde religieux de ma poitrine qu'il oppressait et, d'un cri d'allégresse, secoue le fardeau de longues années. Mais l'immense importance de l'allégresse sans pensée n'a pu être reconnue pendant la longue nuit de la pensée et de la foi.» (id., pp.203-204)

(43) «Il n'y a jamais eu de joyeux païen, heureux de vivre, et tout simple, innocent et

sans culpabilité» *Les nouveaux possédés* (p.163, ll 2-13). Je prétends qu'Epicure était tout cela, en toute simplicité. Le manque de joie ou, simplement, de sérénité, c'est ce qui m'a frappé dans les écrits d'Ellul. Le christianisme ne doit pas tellement y prêter. Le «Dieu biblique... plein d'humour» *Anarchie...* p.44 ll.16-17, l'auteur ne paraît pas l'avoir rencontré souvent. Pour ma part, je ne suis jamais arrivé à imaginer Jésus en train de rire.

(44) *La subversion...*, p.191, ll 15-17.

(45) *Anarchie...*, p.23, ll 6-11 et 13-16.

(46) *Trois conférences faites aux ouvriers du Val de Saint-Imier, mai 1871, in Oeuvres Complètes*, Champ Libre 1979, p.227, ll 6-7.

(47) *Bulletin du CIRA – Marseille* no 28, 1er semestre 1988, p.19 (photocopie en réduction de la page 1 du journal).

(48) Cette position est soutenue par un des premiers anarchistes «historiques» connus: Anselme Bellegarrigue (entre 1820 et 1825-date de décès inconnue).

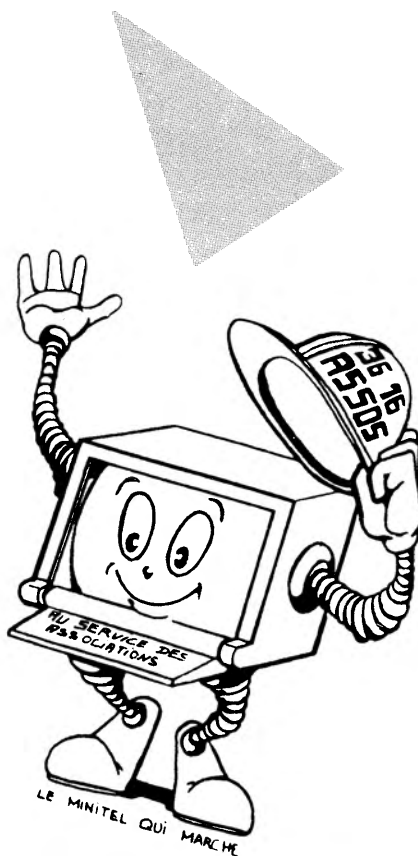
est une synthèse entre une extériorité –un projet de société– et une intériorité –le vécu libertaire de sa vie, le choix inconditionnel de la liberté et de tout ce qui favorise la Vie– et que dans cette synthèse l'extériorité n'est jamais première, mais qu'elle découle de l'intériorité de la personne qui se veut libre. Il m'arrive souvent de dire que si on me prouvait que la société libertaire est impossible...ce ne serait pas une raison pour que je cesse d'être libertaire, car mon anarchisme est la manifestation de ma réalité individuelle...L'existence d'un seul libertaire est la preuve suffisante que l'anarchie est vivante...Par son comportement, ses idées, son action, son militantisme, sa relation aux autres, l'anarchiste réalise déjà l'anarchie (p.2) (c'est moi qui souligne).

Ce seront là mes derniers mots. A l'instar d'Ellul, je ne cherche à convaincre personne. A chacun de décider en son for intérieur, pour son propre compte, si anarchie et christianisme s'accordent ou se repoussent. J'ai donné mon avis. Ce n'est que le mien. Pour me sentir moins seul et en terminer avec ces trop longues remarques, je céderai la place à Diderot, qui mettra le point final: *Un homme avait été trahi par ses enfants, par sa femme et par ses amis; des associés infidèles avaient renversé sa fortune et l'avaient plongé dans la misère. Pénétré d'une haine et d'un mépris profond pour l'espèce humaine, il quitta la société et se réfugia seul dans une caverne. Là, les poings appuyés sur les yeux, et méditant une vengeance proportionnée à son ressentiment, il disait: «Les pervers! Que ferai-je pour les punir de leurs injustices, et les rendre tous aussi malheureux qu'ils le méritent? Ah! s'il était possible d'imaginer...de les entêter d'une grande chimère à laquelle ils missent plus d'importance qu'à leur vie, et sur laquelle ils ne pussent jamais s'entendre! ...» A l'instant, il s'élança de la caverne e criant: «Dieu! Dieu!...» Des échos sans nombre répétaient autour de lui: «Dieu! Dieu!» Ce nom redoutable est porté d'un pôle à l'autre et partout écouté avec étonnement. D'abord les hommes se prosternent, ensuite ils se relèvent, s'interrogent, disputent, s'aigrissent, s'anathématisent, se haïssent, s'entr'égorgent, et le souhait fatal du misanthrope est accompli. Car telle a été dans le temps passé et telle sera dans le temps à venir, l'histoire d'un être toujours également important et incompréhensible. (49).*

Armand Vullet
Carpentras
17 octobre 1988

(49) Addition..., p. 72.

36 16 ASSOS



CONSULTATION

On peut aller dans chacune des rubriques (sauf la dernière) pour consulter ou ajouter des informations.

ANNUAIRE

L'idée du mode d'accès est calquée sur l'annuaire électronique des PTT (11) mais sa banque de données plus spécifique en augmente l'intérêt. Nous avons souvent besoin de contacter telle ou telle association, souvent sans rien obtenir, car il était difficile de trouver la bonne adresse, ou celle-ci était déjà périmée.

Plus de 2000 adresses sont actuellement recensées avec éventuellement des informations supplémentaires (no de téléphone, permanences, activités).

CALENDRIER

Sur le même principe que l'annuaire (avec une implication des associations pour la remise à jour) le calendrier permet d'obtenir les dates et lieux des événements politiques, culturels, ainsi que d'autres infos (contacts...).

JOURNAL

C'est une rubrique tenue à jour par des associations, qui peuvent renvoyer aux articles de journaux, ou tout simplement être l'actualité de ces mouvements.

FICHES THEMATIQUES

Cette partie du service peut être l'occasion de rechercher par exemple, un résumé de livre, une fiche pratique,

le contenu de cassettes vidéo..., et tout ceci par thème.

Dans chacune des rubriques précédentes (banque de données), plusieurs critères (noms, villes, thèmes...) permettent un accès rapide à l'information souhaitée.

BOITE AUX LETTRES (réservée aux associations)

Chaque journal en aura une à sa disposition, ainsi que toutes les associations qui le demanderont. Ces structures pourront expédier en une seule opération un message à toutes les autres boîtes avec possibilité d'accusé de réception d'archivage.

FORUM

C'est la possibilité donnée à tout utilisateur de poser une question à une association ayant une boîte aux lettres. A l'aide d'un code et de son nom, il peut aller lire la réponse quelques temps plus tard.

ASSOCIATIONS

Rubrique donnant la possibilité aux associations de gérer différemment un grand nombre de pages videotext. On y trouvera aussi des fiches thématiques sous une autre forme.

GESTION

Cela permet un accès plus rapide (à l'aide d'un mot de passe) pour la mise à jour à distance de pages gérées par les groupes abonnés.

FONCTIONNEMENT

Le CICA qui gérera le serveur est une association sans but lucratif. Plusieurs personnes (ayant déjà eu une expérience en milieu associatif) en ont la charge (dont une personne employée à temps partiel dès l'équilibre financier atteint. Nous nous engageons à ne pas céder notre fichier d'adresses à des fins commerciales.

Le choix d'un tarif kiosque (0,98F la minute, identique à celui du 3615) est dû à l'important investissement financier (près de 100 000F) sans subvention, plus qu'à un souhait de notre part. Les premiers mois risquant de nous être fatals, soutenez-nous financièrement par vos dons afin de permettre le développement de notre initiative.

Nous ne privilégions aucune tendance, mais nous ne voulons pas nous plus être un ramassis «fourre-tout» de l'ensemble des associations existantes (plusieurs dizaines de milliers): Le serveur est un lieu interactif d'associations ou de groupes militants œuvrant dans une optique alternative (voir liste thématique) et ne sera que le reflet des associations dans cette direction.

CICA - B.P 1108 -
69202 Lyon Cedex 01
CCP 2279 46 R Lyon

ANAR-CHRONIQUES ANAR-CHRONIQUES

Nationalisme et Culture

de Rudolf Rocker

Parfois, on tombe sur des brochures et des livres qu'on n'avait pas remarqués lors de leur parution, ou bien on trouve des aspects intéressants à des œuvres anciennes. Cette ouverture sur des textes anarchistes, en dehors de l'actualité (du moins pour la date de publication), anachroniques, explique le titre.

Ce livre qui a été plusieurs fois édité en allemand, anglais, espagnol, hollandais, italien et japonais n'existe pas en français. Vu sa longueur, 735 pages (en corps 8, composé en 9/16) dans l'édition espagnole de Madrid, La Piqueta, 1977, qui reprend l'édition argentine de 1954, qui suit le texte définitif de l'édition allemande de 1949, il est vraisemblable de penser que ce livre ne sera pas édité en français d'ici l'an 2000. C'est pourquoi je propose une brève analyse et un résumé.

Cette œuvre surprend d'abord par l'importance du sujet, par son volume, par la qualité de l'information, et par le caractère individuel de l'entreprise. Bien qu'écrit dans l'Allemagne de 1932-33, pour des Allemands, le livre se lit encore aujourd'hui avec profit, et il stimule la réflexion.

Il demeure que l'ouvrage souffre de deux défauts. Le premier est l'absence à l'époque de prise de conscience du féminisme et du rôle de la science dans la destruction du genre humain (chambre à gaz, énergie nucléaire, pollution industrielle). Le second est le plan en soi. En effet, l'accent est trop porté sur

l'Europe au détriment des autres continents. D'autre part, les arts sont trop privilégiés : le chapitre sur l'architecture et le suivant sur l'art n'auraient dû qu'en former un plus réduit.

On peut ajouter, parois, le manque de rapport entre les matières traitées dans les chapitres. Par exemple, on a l'impression que Rocker n'a pas saisi le sens de l'hérésie albigeoise (chapitres I et IV), mais il le développe au chapitre VI ; même chose pour l'idée de race, d'abord employée au sens de culture locale (chapitre III), puis brièvement expliquée (livre II, chapitre I) et approfondie (livre II, chapitre III). Les éditeurs auraient pu faire les renvois nécessaires.

De 1933 à 1988 (avec des retouches en 1936 et 1944), le livre a cependant résisté au choc des événements. Passons au résumé par chapitre.

L'introduction évoque le climat de l'Allemagne hitlérienne, "chasse aux juifs" comme au Moyen-Age, l'ingérence de l'Etat même dans les rapports entre les sexes, l'abolition totale de la liberté de conscience dans les domaines politique et religieux. « *C'est une erreur funeste de croire que de tels phénomènes ne peuvent qu'exister que dans certains pays, qui y seraient portés par leurs caractéristiques nationales et les particularités de leurs populations. Cette croyance superstitieuse dans les qualités intellectuelles et spirituelles collectives de peuples, races et classes nous a déjà causé beaucoup de mal et a été un lourd obstacle à la connaissance plus approfondie des phénomènes et événements sociaux.* » On remarque que Rocker arrête là ses affirma-

tions qui contredisent complètement les vues de Bakounine et de Kropotkine, et qui sont encore incarnées chez bien des camarades espagnols qui considèrent l'anarchisme comme inhérent à l'Espagne. Ils rejoignent sur ce plan, très indirectement, bien des fanatiques de droite et de gauche (le catholicisme, la défense de l'Occident sont la culture de l'Espagne, ou la France, etc... avec des variantes sur la religion orthodoxe et le marxisme, qui sont les piliers de l'Occident face au péril "arabo-jaune" de certains marxistes soviétiques russes) dont le sectarisme n'a rien à envier à aucun mouvement dit "du Tiers-Monde". On peut remarquer au passage que les leaders khmers rouges et Khomeiny ont d'abord séjourné en France, et dans des pays industriels, avant de concocter leur salade, qui est sans doute en grande partie la réponse des colonisés au racisme quotidien des Européens. Cette digression peut se justifier par le fait que Rocker va reprendre ce thème sans jamais aller à fond d'un point de vue anarchiste à propos des anarchistes.

Le chapitre I a pour titre *La suffisance de toutes les interprétations historiques*. Il s'agit avant tout de la critique des explications économiques de l'histoire. « *Qui, par exemple, oserait affirmer que les campagnes d'Alexandre le Grand de Macédoine ont été causées par les conditions de production de son époque? Le fait que son énorme empire, consolidé par le sang de centaines de milliers d'hommes, soit tombé en ruine quelques années après sa mort, démontre que les conquêtes militaires et politiques du dominateur macédonien n'était pas "condition-*

nées historiquement" par des nécessités économiques.» Le chapitre aborde ensuite l'attitude des socialistes face aux crises du capitalisme, qui «non seulement ont échoué lorsqu'il s'est agi de transformer économiquement la société, mais qui se sont avérés incapables même de conserver l'héritage politique de la démocratie bourgeoise.» Quant au capitalisme, il est aussi incapable d'éviter la crise et les guerres. «La cause du mal n'est pas précisément celle de telle ou telle personne, mais celle de la politique, en soi quel qu'en soit les buts.» L'Etat et les contradictions qu'il entraîne, le grand capitalisme moderne et ses liens avec le National Socialisme provoquent l'instabilité actuelle.

Le chapitre II aborde **la religion et la politique**. Pour l'auteur, la religion et la culture, d'abord unies, se séparent ensuite et on ne peut comprendre les enchaînements historiques si on ne tient pas compte de cette contradiction. Rocker évoque différents stades évolutifs, scandés de "sans doute", "il est probable", "a dû" et de "les primitifs", "les populations sauvages". Pour Rocker, le pouvoir est apparu par le biais de la religion. «La soumission volontaire ne peut être imposée par les seuls moyens physiques ; elle ne peut qu'être produite par la croyance dans l'identité divine du souverain. C'est pourquoi le but principal de toute politique, jusqu'à maintenant a été d'éveiller ces croyances dans le peuple et de la renforcer psychologiquement.» Rocker donne ensuite de nombreux exemples et observe que la Révolution Française a retenu ce principe consciemment avec le culte de l'Etre suprême. De même, Hitler et Mussolini utilisent soit la religion soit des mœurs religieuses ; et Staline pendant la guerre 1935-1945 s'est appuyé sur les popes, en dépit de la dictature du prolétariat.

Le chapitre III traite de **la lutte entre l'Eglise et l'Etat**. Rocker étudie brièvement le passage du christianisme à l'époque romaine «de mouvement anti-étatique qu'il était, il était devenu une religion confirmatrice de l'Etat...» C'est Saint-Augustin qui marqua le code pro-étatique de l'acceptation du mal sur la terre, comme un châtement envoyé par Dieu pour corriger les hommes.

Les différents papes vont affiner le pouvoir de l'Eglise avec l'invention de la confession et des ordres pratiquant l'aumône et l'excommunication de pays entiers pour faire pression sur des seigneurs. Innocent II, au XII^{ème} siècle, atteint l'apogée du pouvoir catholique. Quant aux tribus germaniques, elles avaient à l'origine une conception élective du pouvoir, mais elles subirent l'influence de la tradition romaine du pouvoir à vie et hiérarchique. Le développement de la royauté au Moyen-Age amena un affrontement contre le pouvoir religieux.

Le Pouvoir contre la nature est le titre du chapitre IV. «Un pouvoir nouveau peut mettre un terme à la domination des anciennes classes privilégiées mais à la condition qu'il entraîne simultanément la création d'une nouvelle caste privilégiée, nécessaire pour la réalisation de ses plans. C'est ainsi que les fondateurs de la prétendue "dictature du prolétariat" en Russie ont engendré la commissariocratie, qui est à l'écart des grandes masses des populations laborieuses, tout comme le sont les classes privilégiées, dans n'importe quel pays.» Lao-Tseu et Nietzsche ont séparé la culture et la sagesse du Pouvoir. Mais Hobbes, à la suite d'autres penseurs, a forgé la conception de l'Etat régulateur indispensable de la vie sociale car, "l'homme est un loup pour l'homme". En fait, le Pouvoir limite constamment les règles qu'il propose. «L'Angleterre et l'Amérique nous offre à ce propos des leçons qui peuvent faire réfléchir. Il n'est même pas utile de parler de la constitution de Weimar, en Allemagne, écartée à chaque moment de pression.»

Le chapitre V traite de **l'apparition de l'Etat national**. Très brièvement, Rocker évoque les communes médiévales et leurs libertés. Il insiste sur le bouleversement de la Renaissance en insistant sur les conceptions de Machiavel, «le théoricien de la politique moderne de domination et le défenseur le plus passionné de l'unité nationale.» Machiavel comprit que l'Etat, pour gouverner plus efficace-



ment, devait être séparé de l'Eglise.

La Réforme et le nouvel Etat (chapitre VI) souligne d'emblée que la Réforme écrasa le mouvement d'indépendance des communes allemandes et «*l'action révolutionnaire de Thomas Münzer.*» Il aborde rapidement les différentes formes de millénarisme en Europe et cite la fameuse réflexion populaire médiévale «*lorsque Adam labourait et Eve filait, où était le noble?*» Il insiste sur le mouvement de Huss. Puis sur la répression organisée par Calvin : «*le moindre doute émis sur les dogmes de la nouvelle Eglise, s'il arrivait aux oreilles des gardes, entraînait la mort.*» Et Rocker d'ajouter : «*la recherche historique a établi également, sous la domination du calvinisme, la corruption morale et la pourriture politique prospérèrent amplement et atteignirent une amplitude jamais connue auparavant.*» Rocker finit ce chapitre en soulignant que Copernic fut aussi condamné par Luther. Pour ce dernier, l'esprit, la pensée, la raison sont "la prostituée du diable".

L'absolutisme politique en tant qu'obstacle au développement économique (chapitre VII) aborde un problème nouveau. Rocker s'oppose directement aux marxistes et à leur vision de l'évolution graduelle et nécessaire de l'Histoire. Pour Rocker, «*les aspirations politiques de domination des petites minorités ont souvent joué un rôle beaucoup plus décisif que les prétendues nécessité économiques.*» Il s'appuie sur l'étude de Kropotkine des communes médiévales, en ajoutant que les rois se méfiaient des artisans des villes, piliers de l'économie industrielle, sauf comme alliés éventuels contre les nobles opposés à l'unité imposé par la monarchie. Abordant l'organisation des manufactures, Rocker souligne d'abord les conditions de travail, comme l'obligation faite par Frédéric de Prusse aux orphelins de Postdam de travailler dans la manufacture royale de soie. «*Le résultat fut qu'il y eut cinq fois plus de morts parmi les orphelins. Des lois identi-*

ques existaient en Autriche et en Pologne.» Parallèlement la fixation des conditions de travail paralysa les améliorations aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles.

C'est du reste pour établir une vie économique saine (pour eux!) que les colons anglais d'Amérique luttèrent pour leur indépendance, puis que la bourgeoisie française déclencha la révolution. Mais dans le cas de l'Espagne, le catholicisme étouffa le développement économique : «*Les conséquences catastrophiques peuvent encore être aujourd'hui vérifiées en Espagne.*» (Et en Amérique latine). Par contre, l'unité allemande a été freinée aussi bien par la France catholique de Richelieu que par la Suède protestante de Gustave Adolphe, pour des raisons nationalistes anti-allemandes. Rocker conclut en faisant allusion aux conséquences de la crise de 1929 dans le monde capitaliste, «*où l'égoïsme national a fait échouer jusqu'à maintenant tous les essais sérieux d'accord réciproque, puisqu'il aspire constamment à profiter de la pénurie d'autrui.*»

Dans **les Doctrines du contrat social** (chapitre VIII), Rocker ne traite pas seulement des humanistes. Il part de l'époque grecque pour passer en revue la vision de l'homme face à la société. La croyance grecque en un "âge d'Or" antérieur à l'organisation sociale, a entraîné chez les sophistes et les cyniques de vigoureuses condamnations des lois et des privilèges. Zénon s'opposait à Platon, partisan "d'une obligation spirituelle et morale imposées à la coaction interne". La doctrine du droit naturel des individus, en opposition au gouvernement, fut «*arrachée à l'oubli par l'humanisme naissant et joua un rôle décisif dans les grandes luttes contre l'absolutisme.*» De cette réflexion naquit l'idée des communautés imaginaires fondées sur le droit naturel : L'Utopie de Thomas More, La Nouvelle Atlantide de Bacon, La Cité du Soleil de Campanella, ainsi que le chapitre sur l'abbaye de Thélème dans Gargantua de Rabelais. Plus concrètement, d'autres humanistes forgèrent la conception du

droit à s'insurger contre la tyrannie. C'est sur cette base que les provinces hollandaises s'unirent pour lutter contre l'Espagne en 1581. Parallèlement à cette conception développée surtout chez les protestants, des théologiens arrivèrent à la même conclusion. Francisco Suarez, puis Juan de Mariana, jésuites espagnols, permirent indirectement, sans doute, la justification des assassinats de Henri III et de Henri IV en France (qui entraient dans la politique espagnole).

Au-delà des réflexions protestantes et catholiques, on trouvait la méditation individuelle, toujours au XVI^{ème} siècle, comme le Discours sur la servitude volontaire de la Boétie. Puis la formulation du droit des peuples de Georges Buchanan : «*Tout le pouvoir émane du peuple et est fondé sur le peuple (...)*Le chef de l'Etat doit toujours être soumis, en toute circonstances, à la volonté du peuple sinon il peut être exécuté.»

Un courant contraire est représenté par Hobbes. Affirmant que l'homme est asocial par nature, à l'opposé des penseurs précédents, c'est à l'Etat d'établir la paix dans la société. Le Léviathan, titre de l'œuvre majeure de Hobbes, renvoie dans la bible à un animal à nul autre pareil ; chez Hobbes, c'est l'Etat qui est sanctifié : «*La peur des pouvoirs invisibles, soit imaginaires, soit issus de la tradition, devient une religion lorsque la peur est établie par l'Etat ; et une superstition lorsqu'elle ne l'est pas.*» (Hobbes) Ainsi, «*tous les défenseurs de l'idée de pouvoir, même si, comme Machiavel et Hobbes, ils ne s'intéressaient pas à la religion traditionnelle, étaient obligés de transférer à l'Etat le rôle de pouvoir et de providence terrestre.*»

Locke représente une réaction à Hobbes, en renvoyant au peuple la souveraineté sur l'Etat. Il inspira de nombreux juristes. «*(...) les grands mouvements populaires, nourris de ces idées, ont ouvert la voie à la possibilité de dépasser la conception du pouvoir (...)*»

Rocker poursuit le même sujet avec le chapitre IX **Les idées libérales en Europe et en Amérique**. Il s'agit d'un bref exposé des idées de penseurs anglo-saxons (parmi lesquels les libertaires Godwin et Thoreau ne sont pas privilégiés), allemands et français. Le chapitre X, **Libéralisme et démocratie**, est plus personnel. Rocker unit Hobbes et Rousseau, comme piliers de l'Etat absolu : «*Non sans raison, Bakounine appelait Rousseau le vrai créateur de la moderne réaction*» (*L'empire Knouto-germanique et la révolution sociale, 1870-1871*, œuvres VIII, page 139). Rocker cite le Contrat social : «*Quiconque refusera d'obéir à la volonté générale, y sera contraint par tout le corps : ce qui ne signifie autre chose sinon qu'on le forcera à être libre*» (I, 7) «*Le citoyen n'est plus juge du péril auquel la loi veut qu'il s'expose ; et quand le prince lui a dit : "il est expédient à Paris que tu meures", il doit mourir, puisque ce n'est qu'à cette condition qu'il a vécu en sûreté jusqu'alors, et que sa vie n'est plus seulement un bienfait de la nature, mais un don conditionnel de l'Etat*» (II, 5). Rocker étudie ensuite l'influence de Rousseau sur la Révolution française. Danton déclarait en 1793 que «*la France doit être un tout indivisible (...) je demande donc la peine de mort contre tout ceux qui voudraient détruire l'unité de la France.*» La suite logique sera l'avènement de Napoléon, qui écrivait, en bon admirateur de l'Etat, «*les livres ne doivent être imprimés que par les personnes qui jouissent de la confiance du gouvernement. Il n'y a que deux leviers qui ébranlent les hommes : la crainte et l'intérêt.*»

La philosophie allemande et l'Etat (chapitre XI) permet à Rocker d'aborder un champ parallèle : les idées de Kant («*L'être humain est un animal qui, lorsqu'il vit parmi ceux de son espèce, a besoin d'un maître* » Rocker). Ainsi était effacée la tradition libérale allemande du XVIII^{ème} siècle. Fichte lançait l'idée d'une nation allemande. Hegel défiait l'Etat.

La démocratie et l'Etat national (chapitre XII) dénonce le fait que «*la nation n'est pas la cause mais l'effet de l'Etat. C'est l'Etat qui crée la nation, non pas le contraire*» (soulignée par Rocker), «*la prétendue conscience nationale n'est pas innée chez l'homme ; elle est suscitée par l'éducation*». Rocker étudie les rapports entre la France et l'Allemagne au début du XIX^{ème} siècle. Le chapitre XIII, **Romantisme et nationalisme**, reprend l'idée de la fausseté du patriotisme, ravivé par le romantisme, "le souvenir de la splendeur disparue et de la grandeur passée". Rocker souligne la différence entre le nationalisme et l'amour de la terre natale. «*Il n'est pas besoin de longues explications pour démontrer que le lopin de terre où l'homme a passé ses années de jeunesse a profondément imprégné ses sentiments. (...) Le sens du terroir n'a aucun rapport avec la prétendue conscience nationale, bien que souvent on les confonde et les revêtent de leurs valeurs identiques, à l'instar des faux-monnayeurs.*» L'amour du terroir ignore la volonté du pouvoir. Il est exempt de toute arrogance vaine et dangereuse envers autrui, traits caractéristiques de tout nationalisme. «*L'amour du terroir ne mène pas à la politique politicienne et moins encore à des buts en rapport avec le maintien de l'Etat.*» Le romantisme allemand confondait les deux notions, et il forgea, avec Fichte, la fierté allemande liée au mépris de la France.

Le socialisme et l'Etat (chapitre XIV) permet à Rocker de trouver un nouvel angle d'attaque, encore qu'on ne trouve qu'un bref exposé, sans citer les oppositions abyssales entre le nationalisme de Bakounine et ce lui de Marx-Engels. Rocker s'attache à marquer l'importance de l'Etat dans le jacobinisme, repris par Marx, et dans le léninisme.

Le matérialisme comme religion d'Etat (chapitre XV) fait clairement référence aux fascismes italien et allemand. Rocker cite des universitaires qui justifient le fascisme, de Gentile en 1931 à de mul-

tiples allemands qui approuvent l'exploitation ouvrière. L'Etat est présenté comme la forme sociale naturelle et le libéralisme comme une anomalie. Rocker insiste sur les lois racistes : «*l'éthique sexuelle en arrive tout bonnement au niveau de la reproduction animale. Tels sont les bienfaits de l'Etat totalitaire hitlérien.*» Il ajoute la religiosité qui entoure le culte de Hitler. Rocker conclut sur les méfaits de la technologie sur la personne humaine et l'importance, en citant Lao-Tseu, de la sagesse qui refuse la violence, l'orgueil et le pouvoir.

Le livre II commence par **La nation en tant que communauté morale d'habitudes et d'intérêts**. Rocker souligne les multiples sens du mot race, et les contradictions du patriotisme. «*L'amour de sa nation n'a pas encore empêché un industriel d'embaucher des ouvriers étrangers, lorsqu'ils lui reviennent moins chers et lui améliorent ses comptes. Pour lui, il est sans importance que ses propres concitoyens soient lésés dans l'affaire.*» La première guerre mondiale a entraîné des bénéfices énormes pour les entrepreneurs allemands et français (parfois de mèche). De plus, «*chaque couche sociale, chaque classe, chaque partie de la société engendre son propre style de vie où celui qui n'en fait pas partie se trouve difficilement à l'aise. Il n'est pas exagéré d'affirmer que parmi la population ouvrière des différentes nations, il existe plus d'habitudes et de genres de vies communs qu'entre les secteurs des propriétaires et des déshérités d'une même nation.*» La Commune de Paris permit aux bourgeois français d'exterminer plus de 35000 hommes, femmes et enfants du prolétariat de Paris. Du jour au lendemain, les habitants de telle ou telle région du globe ont changé de nationalité. Il n'y a ainsi donc pas d'unité dans une nation.

La nation en tant que communauté linguistique (chapitre II) continue la critique de Rocker. De nombreux penseurs allemands, italiens et polonais, etc... ont assimilé la nation à la langue. Mais aucune

langue n'est pure. «*Que resterait-il, par exemple, des langues allemandes ou hollandaises si on les dépouillait des mots d'origine latines ou française, sans compter les mots d'autres origines? Que resterait-il de la langue espagnole sans les mots pris aux Germains et aux Arabes?*» Et Rocker de conclure sur la langue comme «*une création en devenir permanent, où se reflète la culture spirituelle, des diverses phases de notre développement.*» De surcroît, chaque pays offre à côté de la langue officielle, des dialectes que la politique fait évoluer. «*Ainsi, le hollandais est aujourd'hui une langue, parce que les Néerlandais possèdent leur Etat ; s'il en était autrement, le hollandais serait très probablement considéré comme un dialecte bas-allemand. Il en va de même entre le danois et le suédois.*» (...) Il y a des peuples qui ont changé de langue au cours de leur histoire, comme les Normands en France, puis les Normands en Angleterre, les Goths en Espagne, etc... Finalement, des pays possèdent plusieurs langues, comme la Suisse, la Belgique, l'Espagne. «*Rare est le pays d'Europe qui n'a pas dans une proportion plus ou moins grande des éléments linguistiques différents.*»

Dans *La nation à la lumière des théories raciales modernes* (chapitre III), Rocker souligne l'incertitude de l'origine des hommes préhistoriques : originaires ou non d'Afrique, identiques ou formant déjà des races. Il analyse également les critères de races, selon le sang, la forme du crâne, en montrant la vacuité scientifique. Et le vide est plus grand si l'on se réfère aux caractères moraux qui en découleraient. Le même traitement est appliqué aux conceptions de Chamberlain et Gobineau, etc... Rocker aborde le charlatanisme des lois sur le mariage des SS (31 XII 1931), soumis à un "bureau racial". Ce chapitre est le plus long du livre.

L'unité politique et l'évolution de la culture met en doute les barrières artificielles tracées entre les prétendus peuples primitifs et les peuples civilisés. C'est ainsi que

deux cents ans «*ont suffi pour transformer les envahisseurs Mongols en Chinois. La culture supérieure des vaincus s'avéra plus forte et plus efficace que la violence militaire brutale des vainqueurs.*» Rocker poursuit sa remise en question de l'unité culturelle dans son chapitre V, *La décentralisation politique en Grèce* qui «*non seulement n'a connu aucun Etat national comme Babylone, l'Egypte ou la Perse sur le modèle desquels le papisme se forma.*»

Rocker traite aussi *La centralisation romaine et son influence sur la formation de l'Europe* (chapitre VI). Il met en lumière - trop brièvement - l'aspect juridique : «*Le droit romain dont le fondement est le froid calcul des conséquences matérielles les plus impitoyables, et dont la réaction ne tient aucun compte de l'éthique, ne fut que le résultat naturel de l'idée romaine de l'Etat. L'Etat romain fut un Etat guerrier, un Etat autoritaire dans le sens le plus terrible du mot : il ne connaissait qu'un droit, celui du plus fort. En conséquence, le droit romain ne pouvait être que la violation la plus brutale de toute idée naturelle du droit.*» Rocker évoque aussi la politique de *panem et circenses* : le pain et le cirque offerts par les dictateurs pour endormir les masses, rajeunis par les super-marché et la télévision. Rocker finit sur la domination des grands propriétaires terriens (latifondistes) et les cultures contre ces derniers des frères Gracchus, et contre Rome, de Spartacus.

L'unité nationale et la décadence de la culture (chapitre VII) est la conséquence logique des analyses précédentes. L'exemple type n'est plus grec ou romain, mais l'Espagne musulmane et son épanouissement culturel «*à une époque de décentralisation politique, aucunement influencée par la forme de l'Etat monarchique.*» Rocker prévoit le contre-argument, c'est-à-dire l'Espagne de l'Inquisition qui connut une splendeur presqu'égale ailleurs avec le siècle d'or (environ 1550-1680). «*On pourrait objecter que ce fut précisément à l'époque de l'abso-*

lutisme que la littérature et la peinture atteignirent leur apogée en Espagne. Cependant, il ne faut pas se laisser tromper par les apparences : ce qui entraîna ces arts est simplement un certain sédiment spirituel d'une époque révolue. Il ne prit que sur quelques esprits exceptionnels, dont les créations n'eurent un écho que sur une petite minorité et aucun dans le peuple.» Cette argumentation de Rocker est contredite par la popularité du théâtre de Lope, Tirso, etc..., et la grande diffusion de critique sociale (picaresque), y compris Don Quichotte. Le paradoxe de ce jaillissement culturel au milieu de la société muselée par l'Inquisition peut s'expliquer par deux facteurs. D'une part, un manque d'expérience de la censure littéraire face à des œuvres sensées défendre la morale en évoquant la délinquance et la corruption sociale et le châtement idoine (mais consacrant les quatre cinquièmes à peindre la misère). D'autre part, une certaine complaisance vis-à-vis de certains génies notoires (Lope, Velasquez).

Dans *L'illusion des conceptions de culture nationale* (chapitre VIII), Rocker s'attaque aux idées de psychologie nationale : «*les partisans de ces théories passent sous silence ces brouilleries [l'identité de réaction entre les peuples] pour généraliser comme bon leur semble en la matière. Il en résulte parfois un échafaudage adroit, mais rien de plus.*» On retrouve en partie les données traitées aux chapitres II et III de cette partie. Mais Rocker prête encore le flanc à la critique en citant Kropotkine qui dévoile les manipulations du nationalisme par la finance internationale, tout en omettant la vision nationaliste de Kropotkine. En effet, Kropotkine, tout comme Bakounine, croyait fermement à une psychologie particulière des peuples latins et russes ouverts au progrès social face aux nations germaniques, symboles de la réaction. Il aurait été logique de démonter l'erreur chauviniste de Bakounine et de Kropotkine, de même que celles des penseurs bourgeois.

L'Etat national et le développement de la pensée scientifique et philosophique (chapitre IX) démontre l'unité internationale profonde entre les savants, depuis les Grecs. Puis, Rocker s'attaque aux idées de Darwin sur "la sélection mécanique des meilleurs", à laquelle il oppose les études de Kessler (zoologiste russe) et de Kropotkine. **L'architecture et la nationalité** (chapitre X) insiste sur les mélanges d'influences à différentes époques (styles gothique, assyrien,...). Le chapitre suivant, **L'art**

et l'esprit national, en est le prolongement direct. Rocker souligne le caractère de classe de l'artiste engagé du XIXème siècle (Courbet, Daumier,...) plus net que leur origine nationale. «*L'art et la culture sont au-dessus des nations*», écrit-il en fin de chapitre.

Dans le dernier chapitre, **Problèmes sociaux de notre époque**, Rocker montre que la crise de 1929 n'est pas seulement économique, c'est une crise de société. Il dénonce l'analyse du PC allemand sur

le fascisme «*forme évolutive nécessaire du capitalisme, qui, en dernière instance, ouvre la voie au socialisme.*» Mais le socialisme d'Etat n'est d'aucun remède pour les besoins spirituels et matériels de notre temps. Bien au contraire, il transformerait le monde en une prison et étoufferait les germes de tout sentiment de liberté, comme c'est le cas en Russie. «*Ne nous y trompons pas : ce n'est pas la forme de l'Etat, c'est l'Etat lui-même qui crée le mal, le nourrit et le stimule sans cesse.*» Puis, Rocker, loin de conclure, réaborde l'URSS : «*Si dans leur dispute personnelle pour occuper le poste de dictateur, Trotsky avait triomphé et exécuté Staline, les mêmes gens lui témoigneraient la même soumission esclave qu'ils offrent à son rival.*» Et de faire le rapprochement avec le cas d'Hitler : «*les pays démocratiques n'ont rien appris de cette tromperie et ils avancent maintenant avec une soumission fataliste sur la même voie.*» D'où la nécessité d'un "nouveau socialisme humanitaire".

Notes :

La Revue ITINERAIRES a publié un numéro consacré à Rocker.

L'épilogue de la seconde édition nord-américaine (1946) explique les dates de rédaction (1932-33) et de parution du livre (1937). Décrivant la situation après la seconde guerre mondiale, Rocker n'y voit aucun espoir. Mais subitement, il pense à «*une collaboration de tous les peuples ethniques, une fédération d'Europe (...) condition préalable et la base unique d'une future fédération mondiale*», Rocker justifie par des exemples du passé cette vocation de l'Europe, avant que la bombe atomique ne deviennent une "fatalité pour l'humanité". Il dépend de nous tous de former cette fédération des peuples européens.

Ces deux derniers chapitres sont prolixes, ce que Rocker évite dans le reste de l'ouvrage, dont l'ensemble est fidèle au propos initial : montrer que la culture est différente du carcan nationaliste imposé par les politiciens.

Frank Mintz

LE CENTRE DE DOCUMENTATION LIBERTAIRE DE LYON

Le Centre de Documentation Liberaire de Lyon existe depuis près de quinze ans, depuis l'ouverture du local de la rue Pierre Blanc en septembre 1975. Il ne s'agissait pas, au départ, de créer principalement un centre d'archives, —l'époque n'était pas aux «archives»—, mais de fournir au mouvement libertaire lyonnais toute la documentation dont il pouvait avoir besoin, pour la propagande, la discussion et les luttes presque incessantes d'alors (anti-militarisme, grèves en tous genres, mouvements des prisonniers, luttes des femmes, etc...). Par manque de moyens, de temps, et pour un grand nombre d'autres raisons, cet objectif n'a guère été rempli au cours des années soixante dix. Mais, par contre, grâce au travail des nombreux copains et copines qui se sont succédés dans le désordre et la poussière des papiers, le Centre a progressivement accumulé et classé journaux, revues, affiches et documents divers qui, par la force des choses et du temps, se sont peu à peu transformés en «archives».

Le C.D.L. est ainsi devenu, progressivement le gardien ou le conservateur de la mémoire des mouvements alternatifs et libertaires dans la région lyonnaise, y compris à travers ceux qui, au fil des années, ont contribué à son développement: Marie-Louise Marsella, classant et dépouillant encore les arrivées de documents, quelques semaines avant sa mort, et grâce à qui le Centre a pu renouer avec la mémoire des mouvements anti-autoritaires de l'entre deux guerres; Joël Fieux, qui devait aller se faire tuer au Nicaragua...

On peut se désoler de cette transformation. De voir comment, d'instrument de lutte, tendu vers l'avenir, dans l'espoir d'une transformation, sinon proche, tout au moins en cours, de la société, le C.D.L. s'est métamorphosé, quinze ans plus tard, en simple trace de cet espoir et des tentatives qui lui sont liées, dans un contexte, par contraste, beaucoup plus désespéré ou tout au moins bien décourageant. On peut aussi, non pas s'en réjouir, mais de nécessité faire vertu et tirer parti au maximum de cette mémoire récente pour préparer des lendemains qui peuvent toujours chanter de nouveau.

En effet, en «conservant», de façon brute, un grand nombre de traces, même infimes, des expériences alternatives et libertaires des vingt dernières années, le centre de documentation n'est pas pour autant en train de construire un musée, ou un mausolée chargé de célébrer la

vie défunte des mouvements passés, de la figer dans la forme qu'elle a pu revêtir à nos yeux quelques années plus tard. Il veut, de façon beaucoup plus ambitieuse, classer et inventorier toutes les traces de ce passé de telle façon que chacun puisse à partir d'elles, de leur caractère éclaté, reconstruire cette vie comme il l'entend, y trouver ce qui correspond à ses attentes d'aujourd'hui. La mémoire, le projet et les possibilités libertaires ne se transmettent pas d'abord par les monuments et les célébrations, ni par les formes et les constructions logiques de la théorie, ni, bien sûr, par les programmes. Elle passe d'abord par des transmissions d'expériences, par tous ces agencements de détails extrêmement singuliers et curieux, à partir desquels, paradoxalement, peut sans cesse se reconstruire un projet commun général, s'inventer de nouvelles expériences dans de nouveaux contextes, tout aussi singuliers.

Le Centre de Documentation ne prétend pas suppléer les récits et souvenirs qui, de Kropotkine à Voline, en passant par James Guillaume ou Emma Goldman, contribuent à produire la mémoire et les trésors théoriques du mouvement libertaire (1). C'est sous la forme de «collections», d'inventaires et de classements, en partie arbi traires (chronologiques, thématiques alphabétiques) qu'il offre à ceux que ça intéresse, les détails, la diversité et la complexité des faits que rapportent les livres que nous venons de citer. Ces détails ne sont pas mis en perspective à travers l'expérience et la mémoire d'une vie ou la construction historique, mais ils ne sont pas non plus «sélectionnés» par cette expérience ou cette construction. Ils permettent l'élaboration d'histoires multiples. Sous la forme d'un chantier, le Centre de Documentation voudrait fournir les matériaux d'une mémoire qui, certes, laisse échapper la plus grande partie des expériences passées, de leur richesse mais où chacun peut se plonger quand il le désire, à sa façon pour, à son tour, produire éventuellement de nouveaux récits. Grâce à lui, on peut espérer ainsi que l'histoire et le sens du mouvement libertaire ne seront plus seulement élaborés à partir des archives de la police et de l'Etat, quand ils ne sont pas purement et simplement engloutis par le mémoire collective.

Le fond du C.D.L. peut se diviser en quatre grandes parties:

—une bibliothèque, constituée au départ de la vieille bibliothèque des groupes anarchistes des années cinquante mais complètement pillée au début des années soixante dix et ne comportant plus qu'un nombre restreint d'ouvrages vraiment intéressants. Depuis, le centre a acquis, surtout par dons, des publications de ces vingt dernières années. Relativement peu important, ce nouveau fond offre cependant de nombreux livres épuisés. Si nous pouvions poursuivre avec régularité ces acquisitions de titres relativement récents, la bibliothèque pourrait très vite rendre des services qu'elle ne rend pas encore, ou très faiblement.

—un fond très important de brochures et de journaux. En bénéficiant des échanges de presse d'I.R.L. et de nombreux envois au local de la rue Pierre Blanc, dès 1975, le centre a accumulé un très grand nombre de journaux et de bulletins, parfois très éphémères, expression précieuse (par son contenu et sa rareté) de l'ébullition de ces vingt dernières années. Le classement de ce fond est très avancé et fera prochainement l'objet de la publication d'un catalogue.

—un fond important d'affiches en cours de classement. Nous envisageons d'organiser des expositions/ventes/échanges car nous avons de nobreux doubles. La manie des collectionneurs est aussi, quoique on en pense par ailleurs, un bon moyen de conservation et le Centre, qui ne dispose d'aucune ressource, espère ainsi en trouver.

—un fond d'archives proprement dites, en cours de classement et de cotation, qui fera prochainement l'objet d'un catalogue mis à la disposition du public. Ce fond d'archives est principalement alimenté par deux sources: le dépôt au jour le jour de tous les documents imprimés (tracts, dépliants, pétitions, badges etc...) qui transitent par La Gryffe; le dépôt par les groupes, structures et individus de leurs archives. Dans le premier cas, nous constituons nous-mêmes des liasses thématiques et chronologiques. Dans le second, après inventaire détaillé et éventuellement classement, nous conservons le plus souvent l'originalité et l'unité de chaque dépôt. Les archives de groupes, structures, ou individus restent évidemment à la disposition de ceux qui les ont déposés. Les règles et les conditions de consultation par d'autres sont fixées par un accord entre le Centre et les déposants.

Nous profitons de ce texte pour rappeler à tous ceux qui ont conservé des traces écrites (imprimées ou manuscrites), iconographiques ou sonores d'une activité alternative et libertaire, quelle qu'elle soit (restaurant, école parallèle, groupe politique etc...) de ne pas les détruire, de ne rien jeter et, s'ils le souhaitent de les déposer au Centre de Documentation, soit en prenant contact avec nous en téléphonant à la librairie La Gryffe, soit en y déposant les documents dont ils veulent se débarrasser. Si le Centre vise prioritairement à recueillir des documents de la région lyonnaise, il peut également prendre en charge, provisoirement ou non, ceux d'autres régions ou d'autres pays.

**Centre de Documentation Libertaire
Librairie La Gryffe**
5 rue Sébastien Gryphe- 69007-Lyon
tel: 78 61 02 25

(1) Alors que les textes théoriques de Kropotkine ont souvent très mal vieilli, *Autour d'une vie* constitue toujours, et sans doute pour longtemps, une des nombreuses sources du projet libertaire.

**INVITATION POUR UNE
RENCONTRE NATIONALE DES
SANS-CRAVATES**

Les Sans-Cravates se sont créés en Novembre 1988, autour d'un appel pour une Campagne Nationale contre le bicentenaire officiel et pour réactualiser l'idée de la Révolution. Plusieurs rencontres nationales ont eu lieu, des initiatives locales se sont déroulées dans une dizaine de villes et enfin, nous avons convenu d'une initiative importante, pour marquer un temps fort dans notre campagne, autour du 14 juillet 1989.

Ce 14 juillet, 4 à 500 personnes ont manifesté devant la prison de la Santé à l'appel des Sans-Cravates. Cela était loin de nous contenter, mais un véritable bilan permettra sans doute d'en donner les aspects positifs, qui seront pour nous de véritables points d'appui.

Avant de continuer la campagne, il nous a semblé bon de faire une

pause, afin d'associer le maximum de groupes ou d'individus qui ont été touchés de près ou de loin par les Sans-Cravates. Nous avons donc décidé de convoquer le **samedi 14 octobre 1989** une nouvelle **Rencontre Nationale**.

Nous soumettons aux débats de cette rencontre les cinq points suivants, qui feront l'objet de textes séparés, disponibles par courrier, ou à la rencontre même.

1/Réaffirmer l'idée de la Révolution
2/Construction d'un réseau militant national.

3/Bilan des Manifestations de l'été.

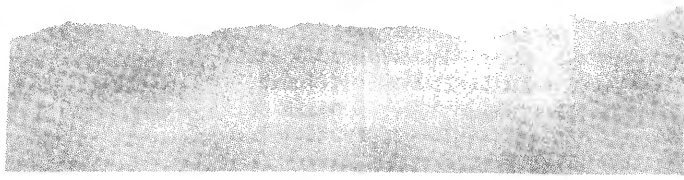
4/ Perspectives de campagne pour la fin de l'année.

5/ Bilan financier.

Bourse du Travail de Montreuil
Metro Mairie de Montreuil
samedi 14 octobre-14 heures

Pour tous contacts:

A.D.C. «Initiative 89»
35-37, Avenue de la Résistance
93100-Montreuil



**ABONNEMENTS
VOUS**

Abonnement 5 numéros (1 an):

- France : 90 FF
- Europe : 100 FF
- Autre pays : 110 FF

Abonnement 10 numéros (2 ans):

- France : 170 FF
- Europe : 190 FF
- Autre pays : 210 FF

Abonnement de soutien (2 ans):

300 FF (ou plus!!!)

Abonnement militant (5 exemplaires de chaque numéro pendant 1 an):

350 FF

NOM

PRENOM

ADRESSE

.....

CODE POSTAL

VILLE

PAYS

Formulaire à retourner à: IRL, 13 rue Pierre Blanc, 69001 LYON

Chèques à libeller à:

IRL CCP 4 150 95 N LYON

ERRATUM: Dans l'article *De l'usage de l'historiographie...* (IRL no 82, p.13, 3eme colonne), il fallait lire D. Godineau, communiste primaire, et non pas anti-communiste.

A

1989 catalogue

ATELIER DE CRÉATION LIBERTAIRE
13, Rue Pierre Blanc - 69001 LYON



- Interrogations sur l'Autogestion**, 1979, 108 p., 18 F.
L'Imaginaire Subversif, 1980, 194 p., 60 F.
Sociobiologie ou Ecologie Sociale, Murray Bookchin, 1983, 52 p., 24 F.
Femmes, Pouvoir, Politique, Bureaucratie, 1984, 140 p., 30 F.
Le Pouvoir et sa Négation, 1984, 140 p. 33 F.
L'Œuvre et l'Action d'Albert Camus dans la Mouissance de la Tradition Libertaire, Teodosio Vertone, 1985, 50 p., 30 F.
Pa Kin, le Coq qui chantait dans la Nuit, Jean-Jacques Gandini, 1985, 48 p., 24 F.
Un Anarchisme Contemporain, Venise 1984 :
Vol. 1 : **Anarcho-Syndicalisme et Lutttes Ouvrières**, 1985, 104p., 56 F.
Vol. 2 : **Aventures de la Liberté**, 1985, 80 p., 44F.
Vol. 3 : **L'Etat et l'Anarchie**, 1985, 120 p., 58 F.
Vol. 4 : **La Révolution**, 1986, 104 p., 56 F.
Ciao Anarchici (250 photos sur la Rencontre Internationale de Venise, 1984), 1986, 110 p., grand format, co-édition internationale, 90 F.
Colloque autour du Pouvoir (textes parus dans la revue I.R.L.), 1985, 21 x 30, 32 p., 20 F.
Explosions de Liberté, Espagne 36 - Hongrie 56, Frank Mintz, 1986, 204 p., 78 F.
Anarcho-syndicalisme et Communisme: Saint-Etienne 1920-1925, Daniel Colson, préface de Pierre Ansart, 1986, 230 p. 120 F.
Georges Sand ou ces Dames voyagent, Thérèse Plantier, 1986, 96 p., 52 F.
Les Nouvelles de la Combe, Louis Ségéral, 1986, 107 p., 48 F.
Aux Sources de la Révolution Chinoise: les Anarchistes, Jean-Jacques Gandini, 1986, 240 p., 82 F.
Joël Fieux: Paroles et Ecrits, 1987, 71 p., 40 F.
Vivre l'Education, 1988, 120 p., 60 F.
Anarchie et Christianisme, Jacques Ellul, 1988, 123 p., 62 F.
Qu'est-ce que l'Ecologie Sociale?, Murray Bookchin, 1989, 43 p., 35 F.
La Résistible Ascension de l'Extrême-Droite à Marseille, 1989, 88 p., 50 F.
Les Anarchistes et l'Organisation, Claude Parisse, 1989, 82 p., 50 F.

VOS COMMANDES SONT A ADRESSER A:
ACL, 13 RUE PIERRE BLANC, 69001 LYON
LES CHEQUES SONT A LIBELLER A:
ACL, CCP 57 24 59 L LYON

**ATELIER
de CRÉATION
LIBERTAIRE**

